



CARMEL VIVANT

Luc-Marie PERRIER

# L'EXPÉRIENCE THÉRÉSIENNE DU CHRIST SAUVEUR

Éditions  du Carmel

Luc-Marie PERRIER

# L'EXPÉRIENCE THÉRÉSIEENNE DU CHRIST SAUVEUR

Ce livre comblera ceux qui cherchent un précis de théologie du salut comme ceux qui veulent découvrir ou approfondir l'esprit du Carmel. Il présente pas à pas l'expérience spirituelle du Christ sauveur chez sainte Thérèse d'Ávila : de haut en bas à partir de la nature divine du Christ, et de bas en haut à partir de sa nature humaine. Le lecteur est immergé dans la vie et les écrits de celle qu'on appelle La Madre.

C'est en amoureux des grandes figures de son ordre que le frère Luc-Marie produit un ouvrage original, à la fois profond et accessible. Il démontre la cohérence du système de pensée de Thérèse d'Ávila, mystique inspirante autant que fondatrice pragmatique. Il en propose différents niveaux de lecture, au fil d'un commentaire séquencé, très pédagogique, illustré d'une sélection de plus de 250 petits extraits.

On est alors surpris par l'actualité des propos de la sainte, qui nous donne étonnamment à penser pour traverser les vicissitudes d'aujourd'hui et nous reconnecter au sens véritable de notre passage sur Terre.

*Frère Luc-Marie Perrier est carme déchaux au couvent de Lyon. Il a été formateur de jeunes frères, puis prieur de la fondation du Sénégal. Il est l'auteur d'ouvrages remarquables (Appelés au bonheur – La Messe, un trésor caché – La prière, une divine aventure – En chemin avec Thérèse d'Ávila – Tu es maison de Dieu, une introduction à Élisabeth de la Trinité) et donne des cours à l'Institut Jean de la Croix. Il contribue également à la rédaction de la revue Maîtrises (association des Guides et Scouts d'Europe).*

COLLECTION CARMEL VIVANT





Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

consciemment ou pas. La personne humaine est proportionnée à Dieu.

### *b – Pas de bonheur sans Dieu*

Au mois d'août de la même année, en 1560, alors qu'elle est en prière, Thérèse se trouve transportée en un instant dans l'Enfer<sup>10</sup>. Elle relate sa vision dans son autobiographie :

Cela dura fort peu, mais quand je vivrais encore de longues années, il me serait impossible, je crois, d'en perdre le souvenir. L'entrée me parut assez semblable à l'une de ces ruelles très longues et très étroites, ou pour mieux dire, à l'un de ces fours fort bas, obscurs et resserrés. Le sol me faisait l'effet d'une eau fangeuse, extrêmement sale, d'une odeur pestilentielle, et remplie de bêtes venimeuses. À l'extrémité se trouvait une cavité, creusée dans une muraille : sorte de placard, dans lequel je me vis placée fort à l'étroit. Tout ce qui précède était délicieux à la vue, comparé à ce que je sentis là, ce que je viens de dire l'exprime mal. Quant au reste, je considère comme impossible de rien dire ici qui approche tant soit peu de la réalité et puisse en donner la moindre idée. Je sentis dans mon âme un feu dont je ne saurais expliquer la nature, et en même temps, je me trouvais en proie à des souffrances corporelles absolument intolérables. J'en ai ressenti d'excessives dans ma vie, et au dire des médecins, les plus cruelles qu'on puisse endurer ici-bas (...) Eh bien ! Tout cela n'est rien auprès des tortures que j'éprouvai là et qui, je le comprenais, devaient être sans fin, comme sans relâche (...) Au bout de six ans et à l'heure où je trace ces lignes, ma terreur est encore si vive que mon sang se glace dans mes veines. Chaque fois que, dans l'épreuve ou la douleur, j'évoque ce souvenir, tout ce qu'on peut souffrir ici-bas n'est plus rien à mes yeux<sup>11</sup>.

Thérèse ne s'arrête pas à la description matérielle de ce qu'elle a vu qui, de son propre aveu, est inadéquate à donner une petite idée de ce qu'est la peine de l'Enfer. Les détails sensibles du supplice éprouvé en ce lieu ne sont que le support imagé d'une expérience spirituelle et métaphysique de la damnation, bien plus importante que tout le reste. Avec courage, la Sainte essaie de la traduire le plus fidèlement possible, non sans rester avec

un sentiment d'échec, seule avec sa vision, apparemment incommunicable. Elle écrit :

C'est une angoisse, une oppression, une douleur si poignante, unie à une désolation si affligeante et si désespérée, que je renonce à les dépeindre. Dire qu'on vous arrache l'âme à tout instant, c'est peu, parce qu'alors c'est un autre qui vous enlève la vie, tandis qu'ici c'est l'âme qui se déchire elle-même. Non, je ne sais comment dépeindre ce feu intérieur, ce désespoir, qui vient se joindre à de si cruels tourments, à de si atroces douleurs ! Je ne voyais pas qui me les infligeait, et pourtant je me sentis brûler et hacher en mille pièces. Je le déclare, ce qu'il y a de plus terrible, c'est ce feu, ce désespoir intérieur<sup>12</sup>.

Soulignons que « l'âme se déchire elle-même », que la souffrance spécifique de l'Enfer consiste dans le « désespoir ». Ces deux observations montrent que le péché sépare la créature de Dieu et de sa grâce, laquelle consiste dans la diffusion bienfaisante de sa sagesse et de sa bonté toute puissante, dans la communication de sa béatitude divine. Le péché ampute la personne, inverse la trajectoire de son être finalisé en Dieu. Il l'empêche de devenir ce qu'elle est, tel un poisson jeté hors de l'eau, ou bien un oiseau aux ailes coupées, enfermé dans une cage étroite. La créature est pour le créateur, pour celui dont elle est l'image. Dès lors que Dieu est à jamais perdu, celle-ci vit dans un état d'incomplétude radical, condamnée à une auto-dénégation de l'être, une vie sans vie. L'Enfer est en quelque sorte un acte de suicide spirituel et intemporel, c'est-à-dire permanent.

Dans son commentaire, Thérèse décrit cette peine du dam comme un feu destructeur venant des profondeurs de l'esprit, dans la mesure où ce supplice n'est pas infligé de l'extérieur au titre d'une punition divine, mais à partir du libre arbitre, c'est-à-dire du sanctuaire intime de la personne dont la volonté a délibérément choisi de refuser Dieu, la vérité et le bien, au fil de son existence terrestre et jusqu'à son dernier souffle. Sortie du

temps, n'étant plus sujette au devenir, ni susceptible de pouvoir se convertir, celle-ci est désormais fixée, figée pour toujours dans le mensonge et la haine, dans la non-relation, l'isolement et le repli sur soi, dans un état de défiguration, de distorsion, d'anamorphose. Un seul mot résume ce qu'est l'Enfer : le désespoir. Dans sa définition, il est séparation de celui qui est le seul et unique vrai bien de la créature, et cela, pour toujours, sans aucun lendemain possible.

Par contraste, la vision de l'Enfer manifeste que le cœur de l'homme n'est pas fait pour souffrir et mourir, mais pour jouir de la béatitude divine et vivre de la vie même de Dieu. L'homme est fait pour la gloire de Dieu. Consciemment ou pas, il tend à trouver en Dieu l'aboutissement de son être : la paix et le repos inaltérables.

### *c – Pas de beauté sans Dieu*

Enfin, au cours de l'année 1571, Thérèse reçoit la vision d'une âme en état de grâce, unie à Dieu :

Un jour, pendant que j'étais en oraison, le Seigneur me montra, par une vision intellectuelle bien extraordinaire, l'état d'une âme qui est en grâce. Je voyais que la sainte Trinité était avec cette âme, et une si divine compagnie lui communiquait une souveraineté sur la terre entière. J'eus alors l'intelligence de ces paroles des Cantiques : *Que mon bien-Aimé entre dans son jardin et qu'il en goûte les fruits délicieux* (Ct 13, 16)<sup>13</sup>.

La Sainte commente cette vision au début du livre *des Demeures* :

L'âme du juste n'est autre chose qu'un paradis, où le Seigneur, comme il nous l'assure lui-même, prend ses délices. Mais que penser, je vous le demande, de l'appartement où un Roi si puissant, si sage, si pur, si riche de tous biens, prend plaisir à résider ? Pour moi, je ne vois rien à quoi l'on puisse comparer l'excellente beauté d'une âme et son immense capacité. Non, en vérité, quelque pénétration qu'aient nos esprits, ils sont aussi impuissants à s'en faire une idée juste qu'à se représenter Dieu, car c'est à son image et à sa ressemblance, il l'affirme lui-même, que nous

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme elle était habituée à le faire dans le cadre de la méditation. On parle alors de contemplation obscure par opposition à la contemplation fruite où l'âme perçoit et reconnaît l'action de l'Esprit Saint dans sa prière (quiétude, union, paroles intérieures, visions, extases, lévitation etc.).

Au-delà de ces distinctions et de ces modes, la prière sera toujours le lieu privilégié d'une rencontre amicale et surnaturelle de la créature avec son créateur. Dans l'oraison de méditation comme dans l'oraison de contemplation, l'image reflète son exemplaire et parvient peu à peu à lui ressembler ; la vie filiale se tourne vers la paternité de Dieu et reçoit tout ce qu'il veut lui donner, c'est-à-dire lui-même, sa sainteté, sa vie divine. La prière est le lit de l'union des époux, de l'âme et de son Dieu. Elle offre les conditions d'une intimité qui concourt grandement à l'élévation de la nature humaine à la hauteur de Dieu.

Chaque fois qu'un chrétien entre en prière, il est une monture qui retrouve son diamant. Ce n'est pas pour rien que Jésus aimait à se retirer seul dans la montagne pour prier son Père durant des nuits entières<sup>36</sup>.

### *b – Dans la vie quotidienne*

La prière est inséparable de la vie quotidienne. Les deux sont liées l'une à l'autre. Quelqu'un qui s'efforce de se convertir, de purifier ses pensées et ses intentions, afin d'adapter son comportement aux commandements de Dieu, pourra plus facilement trouver la présence divine dans son cœur au moment de la prière. La pratique des vertus conditionne le recueillement et favorise la vie d'oraison. Quant à la prière, elle catalyse la grâce de Dieu et transforme le regard du priant sur le monde, tout en le sanctifiant dans la vertu.

Thérèse d'Ávila a beaucoup attiré notre attention sur ce point, dans tous ses ouvrages, notamment au livre du *Chemin de*

*perfection*, consacré à l'apprentissage de l'oraison. Tout au long des vingt-deux premiers chapitres, c'est-à-dire près de la moitié du livre, elle exhorte son lecteur à pratiquer les vertus les plus essentielles, non sans lui donner de solides indications nécessaires à leur mise en œuvre la plus parfaite possible.

Comme pour la prière, elle fait remarquer que les vertus s'exercent avec plus ou moins de facilité et d'intensité, selon le degré d'assistance de la grâce de Dieu. Elle fait le constat suivant :

Beaucoup d'âmes (...) veulent voler avant que Dieu leur ait donné des ailes. (...) Elles commencent avec de grands désirs, beaucoup de ferveur, une ferme résolution d'avancer dans la vertu ; quelques-unes même, quant à l'extérieur, renoncent à tout pour Dieu. Mais elles en voient d'autres, plus avancées, exercer des vertus très difficiles dont le Seigneur leur fait don, et auxquelles on ne peut atteindre de soi-même<sup>37</sup>.

Cette citation fait clairement la différence entre la vertu qui s'acquiert avec l'aide de Dieu et de grands efforts, et la vertu qui dépend exclusivement de l'initiative et de l'action divine, sans aucun effort à fournir.

### **Avec l'aide de Dieu et des efforts**

Thérèse considère qu'un chrétien doit s'engager dans la pratique des vertus, avec l'aide de Dieu et beaucoup de courage<sup>38</sup>. Les deux vont d'ailleurs de pair car la grâce divine exige la collaboration de la créature : que celle-ci fasse fructifier les dons qu'elle a reçus en donnant le meilleur d'elle-même. Sinon, le bourgeon de la grâce baptismale ne peut s'épanouir en fleur de sainteté. La grâce de Dieu offerte à tout baptisé appelle de soi la sainteté, laquelle n'est pas une option de la destinée chrétienne, mais son plein accomplissement. Un chrétien qui a perdu l'ambition de devenir un saint, qui se contente d'éviter les péchés graves et pactise avec les péchés dits moins graves, n'est

pas solidement uni au Christ. Son amitié est tiède. Il ne cherche pas la ressemblance avec le Bien-aimé. Thérèse le rappelle :

Dieu nous garde, mes sœurs, de dire après un acte imparfait : « Nous ne sommes pas des anges, nous ne sommes pas des saints ! » Sachez que si nous ne le sommes pas, il nous est très avantageux de penser qu'avec des efforts et l'aide de Dieu, nous pouvons le devenir. Soyez très certaines que si nous n'y arrivons pas, la faute n'en revient pas à lui, mais à nous (...) Allons, au travail ! comme on dit. Reconnaissons-nous qu'une chose est agréable à Dieu, croyons aussitôt qu'avec son secours nous pouvons l'exécuter. Une présomption de ce genre est celle que je voudrais voir régner dans cette maison<sup>39</sup>.

Le regard de Thérèse sur la conduite de la vie morale est semblable à celui qu'elle porte sur la conduite de la méditation. Elle considère avec justesse que tout baptisé a le pouvoir de se sanctifier, dès lors qu'il est persévérant et fait tout ce qui dépend de lui pour se convertir, avec la grâce de Dieu<sup>40</sup>. L'objectif de la sainteté requiert seulement de sa part, avec une inébranlable confiance en Dieu, la résolution de mourir sur la route plutôt que de renoncer<sup>41</sup>.

En ce sens, la Madre invite ses sœurs à s'engager dans leur vie spirituelle :

Je voudrais, mes filles, que vous ne soyez et ne paraissiez femmes en rien, mais que vous soyez des hommes forts. Si vous faites tout ce qui est possible, le Seigneur vous rendra si viriles, que vous étonnerez les hommes eux-mêmes<sup>42</sup>.

La Sainte veut ses religieuses combattives, engagées dans une lutte intérieure contre le péché, comme des hommes qui font la guerre. Elle le dit sans aucun mépris de la femme, sans céder à la culture machiste de son époque. L'histoire a montré en effet combien elle avait su s'imposer avec beaucoup d'aplomb aux clercs et aux puissants de son époque, dans une féminité assumée et fière de l'être. Par exemple, lorsque ceux-ci décidèrent de la soumettre au tribunal de l'inquisition, elle

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Natural, porque en ninguna manera ella puede ganar aquello por diligencias que haga.* TERESA DE JESÚS, p. 130.

29. R 35.

30. Thérèse d'Ávila a été proclamée docteur de l'Église par le pape Paul VI le 27 septembre 1970.

31. R 5,3 : ... *sobrenatural que llamo yo lo que con mi industria ni deligencia no se puede adquirir...*, TERESA DE JESÚS, p. 481.

32. C 25,3.

33. V 11,9.

34. PAD 6,4.

35. V 37,7.

36. Lc 6,11.

37. V 31,18.

38. Cf. V 19,3.

39. C 16,12.

40. Cf. 2D 6.

41. Cf. C 21,2.

42. C 7,8.

43. Cf. V 33,5.

44. Cf. F 17,9.

45. Cf. C 5,2.

46. 7D 4,6-7.

47. Cf. C 41,4.

48. Cf. 6D 7,8.

49. Lc 4,1-13.

50. V 23,5.

51. 7D 4,7.

52. V 21,8.

53. Cf. R 34.

54. Cf. R 37.

55. 6D 6,4.

56. R 4,16.

57. V 26,2.

58. 6D 4,15.

59. C 38,1.

60. V 16,4.

61. Cf. 6D 6,11.
62. Cf. C 36,11.
63. Cf. V 4,7.
64. Cf. C 32,13.
65. F 22,5.6
66. Voir p. 38.
67. C 17,2.

## 2. La personne humaine blessée sans son Dieu

Sainte Thérèse d'Ávila connaît la doctrine du péché originel. Elle l'évoque explicitement à deux reprises dans son autobiographie<sup>1</sup>. Elle parle trois fois du « péché d'Adam<sup>2</sup> », puis deux fois de la condition des « fils d'Adam<sup>3</sup> ». Cependant, elle ne traite pas du péché originel au sein d'une théologie élaborée et systématique. Elle s'intéresse plutôt à ses conséquences, notamment lorsque son expérience spirituelle l'amène à se pencher sur la misère<sup>4</sup> et la bassesse<sup>5</sup> de la nature humaine. Elle dit par exemple que Dieu « connaît notre misérable nature exposée à tant de chutes par suite du péché originel<sup>6</sup> », ou bien encore :

Je me souviens souvent du mal que nous a fait le péché originel, car c'est de là, si je ne me trompe, que vient notre impuissance à jouir d'une manière stable d'un si grand trésor<sup>7</sup>.

Ce trésor est le don de Dieu qui se communique à sa créature. Il consiste tout d'abord dans l'élévation des facultés de l'âme humaine (intelligence, mémoire, volonté) à la hauteur de Dieu, grâce à l'activité surnaturelle des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit. Il consiste ensuite dans le bon fonctionnement de la nature humaine : une capacité de connaître dans la vérité, un appétit du bien, une soumission des puissances inférieures (les sens et les passions de l'affectivité) et du corps aux choix de l'âme, inspirés de la sagesse de Dieu.

Ce « trésor » est l'état de sainteté de la créature sortie des mains du créateur. Il correspond à ce que la *Genèse* appelle la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volonté on ne peut se sous-traire à une occasion de péché, s'éloigner d'un danger où il y va de la perte de l'âme, et on a le courage, on a le cœur de s'en prendre à une Majesté aussi auguste que toi ! D'où vient cela, ô mon bien ? D'où vient cela ? Et qui donc nous donne pareilles forces ?<sup>53</sup>

Au rythme d'un refrain, la Madre confesse dans ses écrits l'atavisme de sa volonté maligne et rebelle à Dieu, ingrate et infidèle<sup>54</sup>, en dépit des innombrables grâces reçues dès son enfance<sup>55</sup>. Elle se compare à quelqu'un que Dieu délivre d'une prison ténébreuse et qui s'évertue à y retourner dès que possible<sup>56</sup>. Par exemple, durant son adolescence, elle se complaît dans la compagnie de ses cousins et de ses cousines qui l'entraînent dans la frivolité et loin de Dieu<sup>57</sup>. Lorsqu'elle se décide à les quitter, c'est uniquement pour préserver sa réputation et celle de sa famille<sup>58</sup>. Au début de sa vie religieuse, elle multiplie les « récréations pestilentielles » dans les parloirs de son couvent. Cela mine l'équilibre et la ferveur de sa vie spirituelle. Elle le voit très bien, mais elle continue de plus belle<sup>59</sup>. Elle a également auprès d'elle dans son monastère une parente religieuse, « grande servante de Dieu », qui lui donne de bons conseils. Thérèse confesse : « Non seulement je ne la croyais pas, mais je m'en fâchais, trouvant qu'elle se scandalisait sans motif<sup>60</sup>. »

Le cœur de Thérèse voudrait embrasser le monde et la vie en Dieu, sans choisir<sup>61</sup>. Des années de cheminement après, elle fait état des souffrances que lui ont occasionnées les connivences de sa volonté avec le mal :

Oui, je peux le dire, c'est une des existences les plus pénibles qu'il soit possible d'imaginer. Je ne jouissais pas de Dieu, et je ne trouvais pas de satisfaction dans le monde. Étais-je au milieu des jouissances frivoles, la pensée de ce que je devais à Dieu venait y mêler l'amertume ; étais-je avec Dieu, les affections mondaines jetaient le trouble dans mon âme. C'est là une guerre si cruelle, que je ne sais comment j'ai pu la soutenir, je ne dis pas tant d'années, mais un mois seulement<sup>62</sup>.

Il s'agit d'un drame tout intérieur : celui d'une volonté dont les premiers mouvements sont le plus souvent à contre-courant de la grâce. Thérèse pleure souvent à chaudes larmes car ses désirs d'aimer Dieu par-dessus tout ont bien de la difficulté à se concrétiser<sup>63</sup>. C'est pourquoi elle déconseille aux personnes inconstantes et facilement mondaines comme elle de s'engager dans des couvents où l'observance est relâchée. Au lieu d'être une protection contre leur liberté sauvageonne, ils deviennent une voie de perdition<sup>64</sup>.

Le libre arbitre de l'homme est ici-bas une menace permanente à la liberté de s'épanouir en Dieu<sup>65</sup>, alors qu'il devrait la servir. Même au plus haut degré de la vie mystique, dans les *Sixièmes* et *Septièmes Demeures*, la Madre explique que l'âme doit rester vigilante et continuer de cultiver la crainte d'offenser Dieu<sup>66</sup>. Jusqu'à la mort, celle-ci peut commettre des fautes et choisir des chemins de traverse. En réalité, la blessure de malice ne sera guérie que dans le royaume. Voilà pourquoi Thérèse exprime si souvent sa nostalgie du Ciel.

Ô libre arbitre, si misérablement esclave de ta liberté quand tu n'es pas cloué par l'amour et la crainte de Celui qui te créa ! Oh ! quand viendra cet heureux jour où tu seras noyé dans l'océan sans rivages de la souveraine Vérité, où tu n'auras plus la liberté de pécher et ne voudras pas l'avoir, parce que tu seras à l'abri de toute misère et naturalisé avec la vie même de ton Dieu ! (...) Ô mon âme ! tu entreras dans ton repos lorsque tu te perdras dans les embrassements de ton souverain Bien, que tu connaîtras ce qu'il connaît, que tu aimeras ce qu'il aime, que tu jouiras de ce dont il jouit. Alors ta volonté aura perdu son inconstance. Alors plus de changement. La grâce de Dieu aura été assez puissante pour te faire participer à sa divine nature<sup>67</sup>.

En attendant cet avènement de la liberté, du règne de Dieu sur la volonté de sa créature devenue captive de son amour infini<sup>68</sup>, l'âme souffre continuellement d'endurer les incidences de la blessure de malice<sup>69</sup>, non point d'abord pour elle-même, mais

premièrement pour son Dieu qu'elle offense. C'est ce tourment qui fait dire à Thérèse des folies telles que celle-ci :

Souvent, au moment où je viens de recevoir ces grâces, (...), je me surprends à dire : Seigneur, songe à ce que tu fais, ne perds pas si rapidement le souvenir de mes iniquités. Si tu les as mises en oubli pour m'en accorder le pardon, je t'en supplie, gardes-en la mémoire afin de mettre des bornes à tes faveurs. Ne verse pas, ô mon créateur, une liqueur si précieuse dans un vase brisé (...). Ô Roi éternel, que ton amour n'aille pas jusqu'à te faire exposer des bijoux d'un tel prix ! Les confier à une créature si mauvaise, si vile, si faible, si misérable, si insignifiante, ce serait, ô mon Maître, donner sujet d'en faire peu de cas<sup>70</sup>.

Ces divers développements relatifs à l'ignorance et la malice mettent en évidence les dégâts du péché originel sur la nature humaine, ce que deviennent l'intelligence et la volonté lorsque celles-ci sont coupées de Dieu : non seulement elles ne sont plus capables de poser des actes surnaturels par les vertus théologiques et les dons du Saint-Esprit, mais de surcroît, elles dysfonctionnent, et leur blessure d'ignorance ou de malice gêne le libre épanouissement de la personne en Dieu.

### *b – L'insoumission des puissances sensibles*

Ces dysfonctionnements de la nature humaine blessée par le péché originel ne se cantonnent pas à la sphère des puissances supérieures (intelligence et volonté). Ils touchent aussi la sphère des puissances inférieures, c'est-à-dire des sens internes (notamment de l'imaginaire) et de l'affectivité sensible (les passions). Celles-ci sont livrées à une véritable anarchie et se meuvent d'une façon autonome sans plus pouvoir obéir aux injonctions de la volonté. Leur insoumission est la cause d'un grand déséquilibre et elle induit beaucoup de désordre dans la vie morale, beaucoup de péchés.

Comment espérer goûter le repos au-dehors lorsqu'on n'en trouve pas chez soi, quand ces amis si intimes, ces parents si proches, avec lesquels, bon gré mal gré, nous devons continuellement vivre, je veux dire les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

18. Cf. 1D 2,1.
19. 1D 2,2.
20. 1D 2,4.
21. Cf. C 1,2.
22. 7D 1,4.
23. L'imaginaire désigne la faculté d'imagination. Ils sont synonymes.
24. V 39,9.
25. 6D 10,6 ; cf. V 40,3.
26. Cf. Jn 9,1 ; Mc 10,46.
27. E 8,2 ; cf. C 36,6.
28. Cf. C 19,7.
29. Cf. 4D 1,9.
30. 6D 10,5.
31. Cf. V 40,1.
32. Cf. 6D 10,3 ; C 28,11 ; V 40,10.
33. 6D 10,3.
34. Cf. 1D 2,2.
35. 1D 2,9.10.
36. Cf. C 5,3 ; V 6,4.
37. V 5,3.
38. Cf. V 7,17.
39. Cf. C 38,5.9.
40. Cf. C 32,13.
41. 6D 10,7.
42. Cf. V 40,1.
43. Lc 20,1-8 ; Mc 8,11-13.
44. Cf. E 8,1.
45. V 40,4.
46. V 5,3.
47. Cf. V 19,10.
48. Cf. V 40,4.
49. C 42,4.
50. V 40,1.
51. V 40,3.
52. V 7,18.

53. E 12,2.
54. Cf. C 32,2.
55. Cf. V 1,5.7 ; V 7,9.
56. Cf. V 32,5.
57. Cf. V 1,8.
58. Cf. V 2,5.6.
59. Cf. V 7,7.
60. V 7,9.
61. Cf. V 7,17.
62. V 8,2.
63. Cf. V 6,4 ; V 9,8 ; F 4,7.
64. Cf. V 7,3.
65. Cf. C 10,1.
66. Cf. 6D 3,17 ; 7D 3,13.14.
67. E 17,3.
68. *Ibid.*
69. Cf. R 4,17.
70. V 18,4.
71. 2D 9.
72. Cf. V 4,9.
73. V 7,17.
74. Cf. 4D 1,9.
75. 4D 1,13.
76. V 30,16.
77. *Ibid.*
78. Cf. F 4,2.
79. 4D 1,14.
80. F 7,9.
81. E 13,2.
82. Cf. C 12,3.
83. Cf. PAD 2,14.
84. Cf. E 14,4.
85. Gn 25,34.
86. Cf. C 6,6.
87. Cf. C 9,3.

88. Cf. V 3,4.
89. V 5,4.
90. Cf. C 2,3.
91. Cf. C 29,1.
92. Cf. C 9,2 ; C 8,3.
93. Cf. C 10,5 ; C 11,2.
94. Cf. C 12,1-3.
95. Cf. V 15,4.
96. F 5,10.
97. C 19,4.
98. 1D 2,12.
99. V 7,22 ; cf. C 20,4.
100. Cf. V 8,12.
101. V 19,14.
102. Cf. V 8,10 ; V 32,7 ; C 41,4 ; 5D 4,5.
103. Cf. C 41,1 ; 2D 6.
104. Gn 3,19.
105. Rm 6,23.
106. Cf. V 5,10.
107. Cf. V 6,1.
108. R 4,16.
109. Il faudrait également mentionner toutes les occurrences qui font état d'une fatigue harassante liée au travail laborieux que nécessitent les fondations, à la rédaction des ouvrages que ses confesseurs lui prescrivent de rédiger. Le premier paragraphe du *livre des Demeures* donne un rapide aperçu de cette expérience douloureuse de la peine du travail.
110. F 29,2. Cf. V 11,15.
111. Cf. V 11,15 ; cf. V 40,20.
112. Cf. R 1,4.5.
113. Cf. R 6,2.
114. R 5,18.
115. V 1,7.
116. V 7,14.
117. Cf. LT 38,5 ; 67,4 ; 258,2 ; 328,2 ; 357,2.
118. LT 457,1.2.
119. PO 1.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en moi quelqu'un qui me gouverne et me fortifie. Je vis comme hors de moi-même<sup>35</sup>.

## *b – L'action du Christ sur son épouse*

### **Le don de la vie surnaturelle**

Comme nous l'avons exposé précédemment, l'amitié avec Dieu suppose la « ressemblance » : que la créature, « image » de Dieu, parvienne à connaître et aimer Dieu comme il connaît et aime, afin de partager son royaume, dès ici-bas, et dans le monde à venir. Cette amitié se déploie dans le dynamisme des vertus théologales et des dons du Saint-Esprit. Nous savons qu'elle a été perdue avec le péché originel. Depuis cet événement de rupture, la nature humaine s'est trouvée enfermée sur l'horizon des réalités de ce monde dans l'oubli de Dieu, ignorante de ses mystères (privée de foi), idolâtre des biens créés (privée de charité), incapable de tendre vers la gloire (privée d'espérance).

Le Christ est venu restaurer cette amitié avec Dieu par la restauration de la vie surnaturelle. Son intercession sur la Croix a réconcilié la créature avec son créateur et il lui a rouvert l'accès au paradis perdu, le domaine de la communion divine. Il a rétabli l'intimité des fils d'Adam avec leur Père céleste, illuminant leur intelligence des lumières de la foi, irriguant leur puissance d'amour de charité, tendant leur espérance vers son royaume. Il l'a fait en soufflant sur eux son Esprit Saint, en les baptisant dans sa force de salut.

Pour comprendre ce qu'est la foi théologique, il est nécessaire de faire la distinction entre ce qui est évident et ce qui est certain. D'ordinaire, la certitude d'une chose s'acquiert dès qu'elle est évidente. Par exemple, je vois de l'eau qui tombe du ciel et je suis *ipso facto* certain qu'il pleut à ce moment-là. L'évidence provoque la certitude, indubitablement. Toutefois, je peux être certain qu'il pleut sans avoir la vision, l'évidence de

l'eau qui tombe du ciel. Si je réside loin du lieu où il pleut et qu'un ami présent en ce lieu me certifie qu'il pleut, je n'ai pas besoin de voir la pluie tomber pour en être certain, indubitablement. J'ai une confiance imperturbable en ses propos et je m'appuie sur lui, sur la relation d'amitié qui nous unit, pour accéder à la vérité de son témoignage. Je donne foi à ses affirmations.

L'évidence de Dieu et de ses mystères est impossible ici-bas. Nul ne peut voir Dieu, à moins de mourir sur-le-champ. Comme le dit Yahvé à Moïse qui lui demande de contempler sa gloire : « Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne saurait me voir sans mourir<sup>36</sup>. » Cela dit, Dieu peut agir dans l'esprit de l'homme et le convaincre de faire confiance à la révélation qu'il lui donne de lui-même, indépendamment de toute vision : le Christ infuse la foi dans l'esprit de sa créature par le don de l'Esprit Saint. Au sujet du don surnaturel de la foi qui vient du Christ, le Seigneur dit à Thérèse :

Que nul ne pense pouvoir par lui-même demeurer dans la lumière : cela n'est pas plus en son pouvoir que d'empêcher la nuit de venir. C'est l'œuvre de la grâce. Le meilleur moyen de retenir la lumière est de comprendre qu'elle vient de moi et que l'âme est impuissante à la retenir. L'âme a beau en jouir, il suffit que je me retire un moment pour que la nuit se fasse<sup>37</sup>.

Cette parole intérieure de Jésus manifeste qu'il est lui-même la lumière, que toute intelligence du mystère divin vient de lui, de sa présence dans l'âme.

Pour comprendre ce qu'est la charité, il suffit de faire mémoire des premiers martyrs chrétiens, qui choisirent d'être dévorés par des fauves plutôt que renier leur amour pour le Christ, ou bien plus proche de nous, de recueillir le témoignage du Père Maximilien Kolbe, prisonnier du camp d'Auschwitz, qui au nom du Christ, offrit sa vie en échange de celle d'un père de famille.

La charité est une qualité d'amour qui donne la préférence à Dieu et au prochain, quel qu'en soit le prix, fût-il celui de la vie d'ici-bas. Il va sans dire que l'attachement à soi-même et l'instinct de conservation rendent cet amour, *a priori*, impossible. Cependant, ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. En effet, le propre de la grâce surnaturelle du Christ est de communiquer la charité dans le cœur de sa créature, par le don de l'Esprit Saint, c'est-à-dire, de la rendre capable d'aimer, comme le Christ a aimé Dieu et les hommes sur la Croix.

Thérèse saisit tout cela avec une acuité particulière. Elle s'exclame :

Quel est celui-ci auquel toutes mes puissances obéissent, qui, en un moment, illumine une si profonde obscurité, amollit un cœur qui paraissait de pierre, et répand une pluie de douces larmes là où la sécheresse semblait devoir régner longtemps encore ? (...) Ce Maître est tout-puissant, je le vois<sup>38</sup>.

Oui, le Christ est bien celui qui illumine son entendement des mystères de la foi<sup>39</sup> et embrase sa volonté d'un amour qui surpasse tout ce qu'il est possible d'imaginer<sup>40</sup>, celui qui lui promet la vie éternelle<sup>41</sup>. Il « l'élève », comme elle dit, « au-dessus des choses d'ici-bas et au-dessus d'elle-même<sup>42</sup> ». Cette idée d'être « élevée » au-dessus des choses et surtout au-dessus de soi-même est très pertinente. Elle signifie que le régime de la vie théologique est proprement surnaturel, que la grâce du Christ « élève » la créature à la hauteur de Dieu. En effet, la foi, la charité et l'espérance sont une réelle activité de l'Esprit divin qui donne à la créature de connaître, d'aimer divinement, et d'espérer participer un jour à la gloire de Dieu.

La Madre l'a vécu dans sa chair à l'occasion des visions en images et des visions intellectuelles dont elle a été gratifiée. De quoi s'agit-il ? Les visions en images sont des images de corps,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

droit chemin de la justice vis-à-vis de son Dieu. Si bien qu'elle le supplie d'agir avec la même diligence pour tous les pécheurs :

Que les méchants qui te ressemblent si peu, s'approchent de toi pour que tu les rendes bons<sup>78</sup>.

L'union au Christ polarise également la volonté du croyant dans l'amour du prochain. La grâce du Christ induit un comportement toujours plus altruiste, moins médisant et calomniateur, davantage porté à s'intéresser au bien plutôt que focalisé sur le mal : « Faisons tout le bien possible ! », s'exclame la Madre<sup>79</sup>. C'est réellement possible avec la grâce de Jésus qui féconde les efforts des fils des hommes, leur donne de pratiquer la justice entre eux et de renoncer au mal.

Le *livre des Fondations* fourmille de récits dans lesquels Thérèse atteste que le Seigneur a exercé une influence positive sur la volonté de personnes hostiles à ses fondations. Au départ celles-ci s'opposaient violemment, sans raison, si ce n'est par jalousie, mauvaise humeur du moment, volonté de puissance, et peu à peu, sans comprendre pourquoi, elles s'ouvraient, se laissaient convaincre, jusqu'à devenir de précieuses alliées. Ce fut le cas de la fondation du monastère de Beas en 1575. Le Père Pedro Fernandez, dominicain et commissaire apostolique, ne voyait pas la réforme de la Madre d'un bon œil. Il ne voulait pas de carmel en ce lieu. En dépit de ses oppositions, Thérèse se décide à le rencontrer et, à sa grande surprise, celui-ci ne fait point barrage au projet<sup>80</sup>.

Après l'ignorance et la malice, vient la blessure de l'imaginaire. Le péché originel l'a rendu indocile à la raison et à la volonté, aux parties supérieures de l'âme. Les mouvements de cette faculté sont devenus anarchiques et indomptables, au point de gêner l'équilibre de la personne, dans sa prière comme dans sa relation aux autres. La fréquentation du Christ tend à

l'apaiser et à l'appriivoiser. Thérèse s'en est rendu compte au gré de ses difficultés et de ses combats intérieurs. Tout d'abord, la pratique de la méditation est devenue chose possible. Le Seigneur lui a permis tant bien que mal de maîtriser son imaginaire pour être capable de se recueillir, de se mettre en présence de Dieu<sup>81</sup>. Ensuite, il l'a favorisée de grâces contemplatives : dans l'oraison d'union, le Christ arraisonne sa faculté d'imagination<sup>82</sup>, et dans les visions en images, il l'informe directement<sup>83</sup>. Enfin, dans le cadre de la relation aux autres, la Madre donne de précieuses indications pour soigner ce qu'elle appelle la « mélancolie », c'est-à-dire la propension à divaguer, affabuler, et à agir relativement à toutes sortes de peurs. L'imaginaire peut être un précieux allié de l'âme lorsqu'il sert le bien sous l'égide de la raison. Il peut aussi être son pire ennemi lorsqu'il provoque la confusion et la zizanie. Là aussi, le Christ apporte peu à peu la guérison même si ce n'est jamais de façon complète ici-bas<sup>84</sup>.

La médecine du Christ s'applique également aux passions blessées de concupiscence et de débilité. Sainte Thérèse d'Ávila compare la concupiscence à un feu qui consume l'âme de l'intérieur et dessèche sa vie spirituelle. Ce feu, dit-elle, est celui des appétits sensibles, insatiables de jouissances, toujours à vif et sans frein. Jésus, Fils de Dieu fait chair, est l'unique moyen d'éteindre ce feu, de désaltérer l'âme, de réguler ses appétits par la vertu de tempérance. S'adressant à lui, Thérèse s'exclame :

Ô clément, ô tendre Souverain de mon âme ! Tu dis encore : *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive*. Comment ne serait-il pas brûlé d'une soif ardente, celui que dévorent les vives flammes des misérables convoitises de la terre. Ah ! que l'eau lui est nécessaire pour ne pas achever de se consumer dans ces flammes !<sup>85</sup>

L'eau qui éteint les flammes dévorantes des passions, avec leur

cortège de convoitises, est l'eau vive de la grâce qui s'écoule de l'union au Christ<sup>86</sup>. C'est l'eau que Jésus promet à la Samaritaine afin d'étancher sa vraie soif, celle de Dieu, souverain bien de l'âme ; car les désirs désordonnés et compulsifs de la concupiscence ne sont qu'un détournement de la soif d'absolu, rabattue sur le créé devenu une idole. Cette eau peut être acheminée dans le cœur de l'âme par deux canaux : celui de la contemplation obscure ou bien celui de la contemplation fruite<sup>87</sup>. Le résultat est le même. Elle éteint le feu de la concupiscence.

Comme à l'accoutumée, Thérèse la reçoit dans la contemplation fruite, dans ses oraisons de quiétude et d'union, ses ravissements etc. Elle aurait voulu que tous puissent connaître cette plénitude du Christ, quel qu'en soit le mode d'expérience, obscur ou fruitif :

Que Notre Seigneur vous donne de goûter le bonheur de l'âme lorsqu'elle en est là ! Que les gens du monde s'arrangent comme ils le voudront avec leurs domaines, leurs richesses, leurs plaisirs, leurs honneurs, leurs festins ! Quand bien même ils pourraient jouir de tout cela sans les chagrins qui en sont inséparables – ce qui est impossible –, leur bonheur n'atteindra pas en mille ans celui que goûte en un moment l'âme que le Seigneur a conduite à cette hauteur<sup>88</sup>.

Ces grâces contemplatives liées à l'expérience du Christ sont libératrices. Elles sont l'occasion d'une telle félicité, elles procurent une telle paix, qu'elles détachent l'âme de tous les biens de ce monde en un instant<sup>89</sup>. En effet, après avoir goûté, ne serait-ce qu'une seule fois, une telle satisfaction spirituelle, l'âme ne se laisse plus séduire par les consolations sensibles. La découverte du plus grand de tous les biens a supplanté tous les autres. Dieu suffit, et les avantages de la vie, qui jouaient autrefois le rôle d'appâts, apparaissent maintenant comme des

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

enfants perdus : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique<sup>144</sup> ».

Jésus-Christ restaure la vie surnaturelle dans l'esprit de l'homme et guérit sa nature blessée par le don du Saint-Esprit. Celui-ci ne jaillit point d'une logique de rétribution basée sur les mérites, les bonnes œuvres de la créature. Il est un événement souverain de la grâce divine, comparable à celui d'un sauveteur qui ramène du grand large un nageur épuisé tout proche de la noyade. La grâce sauve uniquement d'elle-même et par elle-même, en tant que grâce. Sans elle, aucun salut n'est possible, d'aucune sorte et d'aucune façon. Quand bien même le nageur décide de se laisser faire par son sauveteur, une fois à terre, il ne le doit qu'à ce dernier. Le fait de s'être laissé faire ne l'a pas ramené sur le rivage.

Ainsi, le salut des hommes est une œuvre exclusive de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, dont l'amour crucifié et miséricordieux a obtenu leur réconciliation avec Dieu. Toutefois, ce salut n'est pas une obligation. Il se réalise dans le cadre d'une relation d'amour où Dieu respecte l'autodétermination de sa créature : Dieu qui nous sauve ne nous sauve pas sans notre accord. La Madre est sensible à cette dimension d'appel, de proposition de la grâce. C'est pourquoi elle insiste tellement sur la responsabilité du chrétien dans la bienheureuse aventure de son salut. À ses yeux, la détermination de l'âme à la suite du Christ est si cruciale, qu'à défaut, tout l'édifice de la rédemption s'écroule. Elle écrit de façon très tranchée et radicale :

Le Seigneur vient en aide à ceux qui n'ont en vue que son service et sa gloire<sup>145</sup>.

Il ne veut pas forcer notre volonté, il reçoit ce qu'elle lui donne. Mais lui ne se donne entièrement que lorsque nous nous donnons entièrement nous-mêmes<sup>146</sup>.

Sa Majesté ne vous quittera pas si vous ne la quittez pas vous-mêmes<sup>147</sup>.

Ne manquons pas à ce que nous lui devons ; et après cela, ne craignez pas qu'il vous manque<sup>148</sup>.

Si nous lui barrons le passage par mille obstacles, sans nous mettre en peine de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous ?<sup>149</sup>

Il est certain que si Dieu n'est pas ici le premier à donner, c'est parce qu'il veut d'abord recevoir notre présent<sup>150</sup>.

Nous le voyons, la nécessité de l'engagement de l'âme dans le sens de son salut est très marquée. La Madre appuie très fortement sur l'importance de choisir le Christ et d'être prêt à tout, pour lui prouver un amour indéfectible – au risque de donner l'impression que les bonnes dispositions de l'âme sont antérieures au don de Dieu et motivent en quelque sorte l'œuvre de la grâce. Par exemple, Thérèse dit à ses sœurs que le Seigneur Jésus se révélera à elles dans la mesure où elles se décideront à le prendre pour ami, avec tous les sacrifices et renoncements que cela implique<sup>151</sup>. Ainsi en est-il de l'histoire du jeune homme riche de l'Évangile. Celui-ci doit tout quitter pour suivre le Maître et entrer en amitié avec lui<sup>152</sup>. Malheureusement, il préfère ses biens et renonce à devenir disciple. Thérèse commente cet épisode de l'Évangile : « Le Christ mesure sa récompense sur l'amour que nous lui portons<sup>153</sup> ». Déconnecté de son contexte, ce commentaire peut être ambigu. Le salut serait-il à la pointe de l'épée, la victoire au bout de l'effort<sup>154</sup>, dès lors que l'homme fait « de son côté tout ce qui est en son pouvoir<sup>155</sup> » ? Nous lisons au *Livre des Fondations* :

Dieu ne demande que cette ferme résolution pour tout faire ensuite par lui-même<sup>156</sup>.

*Stricto sensu*, cette citation peut paraître pélagienne, défendre l'idée que le salut est la rencontre de deux cheminements indépendants l'un de l'autre : celui de l'homme vers Dieu et celui de Dieu vers l'homme, la volonté humaine et la grâce de

Dieu faisant chacune de leur côté, séparément, ce qui est à faire en vue du salut. Le fatal « ensuite » semble le confirmer, comme si Dieu attendait la ferme résolution de l'âme, pour réaliser « ensuite », le salut.

Pourtant, il n'en est pas ainsi. La théologie catholique de la grâce dit bien que le mouvement de la volonté qui se détermine pour Dieu n'est possible qu'à la mesure de la grâce qui l'attire, qui l'aimante jusqu'à Dieu. De fait, dans ses Pensées, Blaise Pascal met dans la bouche du Seigneur cette parole bien connue : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas déjà trouvé<sup>157</sup>. » La raison qui s'interroge sur Dieu et la volonté qui s'élançe vers lui sont « dans » la grâce et non pas à côté, séparées d'elle. Pour reprendre l'image du sauvetage, lorsque le nageur décide de se laisser faire et de ne point se débattre car le sauveteur est là et l'a pris dans ses bras, sa passivité n'est pas antérieure à l'action du sauveteur mais « dans » l'action de sauvetage.

Il est important de rappeler que la Madre n'a pas reçu de cours de théologie spéculative. Lorsqu'elle prend la plume, ce n'est point pour écrire un savant traité de théologie. Elle partage son expérience sur un mode narratif, non didactique, disant avec ses mots ce qu'elle considère comme essentiel pour le bel accomplissement de la vie spirituelle. Elle le fait d'ailleurs sans prétention ni volonté d'être normative. Elle rédige humblement et pauvrement, dans un esprit de soumission aux doctes théologiens qui devront la relire et la corriger. C'est d'ailleurs ce qu'elle leur demande expressément. Par conséquent, ses explications peuvent nécessiter des précisions, des ajustements, comme nous l'avons fait précédemment autour du concept de « surnaturel ».

En réalité, toutes les citations de la Madre que nous avons

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pécheur objet de miséricorde. L'origine de cette blessure ne se limite pas à l'obscurcissement de l'entendement. Elle a aussi sa racine dans la blessure de malice, dans la volonté de ne pas voir, la mauvaise foi, préférant les ténèbres plutôt que le renoncement au péché.

- La malice est une ingéniosité au mal, une infidélité à l'amour infini et innocent de Dieu, une ingratitude envers son inlassable miséricorde. Elle est encore une inconstance chronique du libre arbitre qui n'en finit pas de se positionner durablement dans la correspondance au pur vouloir divin. Cette blessure est source de grandes souffrances, car elle est un obstacle radical à l'union d'amour avec Dieu.

- L'imagination est un « fou furieux » incontrôlable qui gêne l'âme dans sa méditation, son effort d'attention à la présence de Dieu, ses relations avec autrui.

- L'affectivité sensible souffre d'un double dysfonctionnement : concupiscence et débilité. La concupiscence est une frénésie de jouissances égocentriques préférées à l'amour de Dieu. Elle se caractérise par une recherche de soi dans les relations humaines et un attachement déréglé à toutes sortes de biens : ceux de la terre (honneurs, parents, sexe, beauté, santé, sport, loisirs, voyages, numérique, volonté propre, etc.) et ceux du Ciel (consolations divines). La concupiscence est une force d'aliénation car elle crée des dépendances et fait obstacle au détachement. La débilité est un manque d'énergie dans le combat spirituel. Elle a sa parade dans l'amitié, la défiance de soi, la fuite des mauvaises compagnies et des occasions dangereuses.

Au-delà de ces diverses blessures, la nature humaine s'est effondrée dans la souffrance et la mort. Thérèse a douloureusement pâti des deux, à travers ses maladies

chroniques et les deuils qui l'ont frappée dès son enfance. Néanmoins, ces maux l'ont puissamment aidée à se détacher de ce monde et à purifier son désir de Dieu.

**3** – Jésus est le sauveur de l'humanité. C'est par lui que Dieu prodigue gratuitement sa grâce à tous les hommes et pardonne leurs péchés. L'amour du Christ est inlassable et compatissant. Il use de toutes les initiatives et de toutes les stratégies pour ramener à Dieu les cœurs les plus endurcis.

La sotériologie de la Madre est fondée sur l'incarnation du Fils de Dieu. Elle voit dans ce mystère une noce : celle de la nature humaine et de la nature divine partageant tout ce qu'elles sont, excepté le péché. En Jésus vrai homme, le Fils de Dieu épouse la condition humaine et devient « frère de créatures viles et misérables ». En Jésus vrai Dieu, l'humanité reçoit par adoption l'héritage du Fils de Dieu. Ce mariage christologique est une vraie union, inconditionnelle. Il est pour le pire et le meilleur. Il suppose pour les disciples de Jésus l'acceptation de la Croix et de la mise au tombeau, c'est-à-dire de se consumer et de mourir dans l'amour, s'ils veulent participer à la justification et la Résurrection de leur Maître.

Ces épousailles s'inaugurent le jour du baptême, lorsque le chrétien reçoit du Christ l'effusion de l'Esprit Saint, c'est-à-dire la capacité de poser des actes surnaturels de foi et de charité dans l'espérance. Quant à la vertu de foi, le Christ illumine l'intelligence des mystères divins ; cela est significatif dans les grâces extraordinaires des visions en images et des visions intellectuelles. Quant à la vertu de charité : le Christ impulse à partir du centre de l'âme un mouvement intérieur d'amour héroïque qui la libère entièrement de ses égoïsmes, de telle sorte qu'elle ne vit plus pour elle-même, mais uniquement pour l'amour de Dieu à travers le service du prochain. Cela peut se

traduire par des transports, une manifestation sensible. Quant à la vertu d'espérance : le Christ est lui-même l'espérance de l'âme. Il est en sa personne la force attractive qui tend le croyant vers la résurrection du corps et l'assure de recevoir un jour la gloire du Christ, d'entrer dans son royaume. Ce dernier peut même être expérimenté par anticipation dans la grâce de l'extase, ou tout simplement dans celle de l'oraison de quiétude.

Le Christ réintroduit la nature humaine dans la vie surnaturelle et il la guérit de ses blessures en prodiguant les remèdes nécessaires à l'ignorance, la malice, l'imaginaire, la concupiscence et la débilité.

- La présence du Christ au cœur de la vie spirituelle remédie à l'ignorance. Le rayonnement de sa lumière éclaire l'intelligence et guide sa quête de la vérité. Il restaure la vertu de prudence, montre où se trouve le vrai bien et comment l'accomplir. Thérèse a bénéficié de cette lumière intérieure du Christ pour elle-même, pour tous ceux qu'elle a eus à diriger, et dans toutes ses entreprises de fondatrice.
- Le Christ remédie à la malice de l'âme. Il purifie ses mauvaises inclinations, excite et stimule son sens de la justice, de l'adoration et du bien, dus à Dieu et au prochain. La Madre est très consciente que Jésus a bonifié sa volonté au long de son pèlerinage sur la terre.
- La médecine du Christ s'applique également à l'imaginaire, au niveau de la prière et des relations avec autrui. Dans la prière, il apporte le secours nécessaire pour pratiquer la méditation, vaille que vaille. Il accorde parfois des grâces contemplatives d'oraison d'union ou des visions en images qui sont une véritable rédemption de l'imagination. Dans les relations à autrui, il soigne la « mélancolie ».
- Relativement aux blessures de concupiscence et de débilité,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Comment le Fils s'est-il incarné, et non le Père ou l'Esprit Saint ? Je ne l'ai pas saisi ; les théologiens le savent. Ce que je sais, c'est que les trois Personnes ont concouru à cette œuvre merveilleuse<sup>6</sup>.

Thérèse part de la réalité des trois personnes divines irréductibles l'une à l'autre. Le Père n'est pas le Fils et tous deux ne sont pas l'Esprit Saint. Chacun est une personne unique, qui diffère de celle des deux autres. En effet, seule la deuxième personne s'incarne. De plus, elles se « connaissent, s'aiment et communiquent ».

Aussitôt après, la Madre témoigne de l'unité et de l'unicité de l'essence divine. Les trois personnes divines sont chacune le Dieu d'Israël, l'unique vrai Dieu qui s'est révélé à Abraham et à Moïse. Elles ne forment pas l'essence divine ensemble, comme trois parties assemblées. Chaque personne est l'essence divine complète, une et indivisible : l'Être divin ! Thérèse précise en ce sens qu'il n'est « qu'un seul vouloir, un seul pouvoir, une seule souveraineté, une seule Majesté ». Elle ajoute d'ailleurs qu'il n'est « qu'un seul créateur de tout ce qui est créé ». La création n'est pas une collaboration des trois personnes dans le cadre d'une répartition des tâches. Il n'est qu'un seul acte de création dans la simplicité de l'essence divine. Les chrétiens le proclament dans leur *Credo*. Ils croient en un seul Dieu créateur : dans le Père Tout-Puissant créateur du Ciel et de la terre, dans le Fils unique par qui tout a été fait, dans l'Esprit Saint qui donne la vie. Cette unité et unicité de Dieu impliquent que, là où Dieu est présent, les trois personnes sont présentes. Il est impossible d'aimer ou de haïr une personne sans aimer ou haïr les deux autres, à moins que Dieu soit divisible, non pas tant entre les personnes, mais dans l'unité de son Être, que chaque personne est en plénitude. Thérèse dit bien que se rendre agréable ou offenser l'une d'entre elles, c'est réjouir ou blesser les deux autres.

Une fois la distinction des personnes et l'unité de l'essence divine posée, la Madre s'interroge sur le fait que seule la deuxième personne de la Trinité s'incarne, alors qu'il n'est qu'un seul acte de salut, comme il n'est qu'un seul acte créateur. Elle dit : « Comment le Fils s'est-il incarné, et non le Père ou l'Esprit Saint ? Je ne l'ai pas saisi ; les théologiens le savent. Ce que je sais, c'est que les trois Personnes ont concouru à cette œuvre merveilleuse. » La Madre a vu juste ! Seul le Fils s'incarne, bien que ce soit le Dieu unique qui sauve son peuple, dans un unique acte de rédemption, propre au Père, au Fils et à l'Esprit Saint, dans l'indivisibilité de l'essence divine.

Alors que disent les savants théologiens ? Ils discernent dans les personnes de la Trinité trois relations subsistantes du Dieu unique. Qu'est-ce à dire ? Que le principe de différenciation des personnes divines se situe dans leur personnalité. Les Trois personnes sont chacune le Dieu unique, mais la première l'est comme origine de la divinité (Père), la deuxième comme née de celui qui est l'origine (Fils) et la troisième comme spirée de la relation d'amour des deux autres (Esprit Saint). Autrement dit, la personnalité est l'unique réalité que les trois personnes ne partagent pas : la Paternité, la Filiation, la Spiration. Le Père n'exercera jamais la Filiation et la Spiration. Il est Dieu le Père ! Le Fils n'exercera jamais la Paternité et la Spiration. Il est Dieu le Fils ! L'Esprit Saint n'exercera jamais la Paternité et la Filiation. Il est Dieu l'Esprit Saint ! Sinon, ils ont tout en commun : l'essence divine du Dieu un et unique, créateur et sauveur.

En effet, s'il n'est qu'un seul acte de création du Dieu unique, celui-ci peut être approprié aux trois personnes : Dieu le Père crée le monde par son Fils dans l'Esprit Saint. De même, il n'est qu'un seul acte de rédemption du Dieu unique : celui de Dieu le

Père sauvant le monde par l'incarnation de son Fils dans la puissance de l'Esprit Saint. Ainsi, lorsque le Fils s'incarne, meurt sur la croix et sauve le monde par son sacrifice, le Père et l'Esprit Saint ne sont pas étrangers à ce salut divin du Fils de Dieu fait chair. Ils sont présents à « l'œuvre merveilleuse » du salut selon leur personnalité : le Père, en tant qu'il donne le Fils sauveur, et l'Esprit Saint, en tant qu'il anime et vivifie le Fils sauveur.

La Madre ne dispose pas de cette théologie trinitaire des « relations subsistantes » et des « appropriations » pour comprendre comment Dieu, qui est unique peut agir en un seul acte indivis dans la distinction des personnes, comment Dieu peut sauver le monde dans l'unité de son essence, alors que seul le Fils s'incarne. Néanmoins, il lui a été donné de voir, sous la modalité de la vision intellectuelle, que ce mystère était bien réel et la pure vérité. Ce fut vérifié lors de la vision de 1572 que nous venons de commenter, et en deux autres visions de l'année 1575. Citons-les, l'une après l'autre :

Le jour de Saint-Augustin, au moment où je venais de communier, je compris, je pourrais presque dire « je vis » – je ne pourrais expliquer de quelle manière, je sais seulement que ce fut quelque chose d'intellectuel et de très rapide – comment les trois Personnes de la sainte Trinité, que je porte gravées dans mon âme, sont une même chose [La Sainte veut dire ici une seule essence divine, un seul Dieu]. Cela me fut montré par une représentation tout à fait extraordinaire et dans une lumière extrêmement vive. L'effet qu'en éprouva mon âme fut bien différent de celui que produit en nous la vue de la foi. Depuis ce moment, je ne peux penser à l'une des trois divines Personnes sans voir aussitôt qu'elles sont trois. Je me demandais aujourd'hui comment, la Trinité étant une au point où elle l'est, le Fils seul s'est incarné. Le Seigneur me fit comprendre comment les trois Personnes n'étant qu'une même chose, elles sont cependant distinctes. En présence de telles merveilles, l'âme éprouve un nouveau désir d'échapper à l'obstacle du corps, qui l'empêche d'en jouir. Quoiqu'elles semblent inaccessibles à notre bassesse et que la vue en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la faiblesse de votre imagination, vous devez y voir une tentation contre la foi, et leur résister jusqu'à ce que vous en soyez quittes. Vous y arriverez parfaitement, parce que cette sorte de tentation a peu de force<sup>41</sup>.

En troisième lieu, ces paroles sont porteuses de grande paix, de suavité et de recueillement intérieur<sup>42</sup>. Elles n'ont rien de bizarre, d'extravagant, quoi que ce soit qui suscite de l'excitation religieuse. Au contraire, la sérénité règne dans le cœur. La joie est tellement immense et profonde qu'elle transporte l'heureux bénéficiaire dans l'exultation de la louange, comme quelqu'un qui vient de recevoir une très bonne nouvelle et qui ne peut se retenir de prendre dans les bras celui qui la lui annonce. De plus, cette joie est durable. Elle n'a rien d'éphémère ni de passager. Le seul fait de la rappeler à l'entendement par la mémoire réactualise la jubilation, même des semaines ou bien des mois après. L'exaltation des fausses « paroles intérieures » retombe généralement comme un soufflet et à brève échéance, laissant la personne dans une certaine amertume et tristesse.

En quatrième lieu, une fois gratifiée d'un tel don, la personne se considère comme indigne de le recevoir, si bien qu'elle s'abîme dans une sincère confusion intérieure. Elle voudrait se cacher et disparaître aux yeux des mortels. Elle cesse de se regarder avec complaisance, tellement cette venue de Dieu a fait apparaître à ses yeux la misère de son existence et l'ampleur de ses péchés. Elle ne considère plus que la magnificence de Dieu si miséricordieux à son égard. Il n'est plus que Dieu qui compte et ses intérêts<sup>43</sup>. Dans le même sens, une personne qui a vraiment reçu des « paroles intérieures » ne s'en vante jamais. Elle aura plutôt tendance à ne pas les communiquer. Si elle partage son expérience, ce sera pour d'éventuels destinataires auprès desquels elle est mandatée ou à son père spirituel en vue d'un discernement. Sinon elle préfère se taire de peur d'être

considérée comme une sainte. Toute forme de satisfaction en soi-même, de confidences intempestives serait le signe d'une illusion, que ces paroles ne viennent pas de Dieu mais d'un besoin d'être estimé, d'attirer l'attention, de se donner de l'importance.

En cinquième lieu, le contenu de ces « paroles intérieures » est d'une grande clarté. Leur contour est si net qu'il est impossible de s'interroger à leur sujet, de se demander s'il a bien été dit ceci ou plutôt cela. Étant donné qu'elles sont prononcées du dehors par quelqu'un d'autre, à l'intérieur même de l'entendement, elles prennent un relief tout particulier. Elles sont plus objectives que les idées personnelles de tout un chacun quand il se met à réfléchir.

Quand il y a travail de l'entendement, si subtilement qu'il opère, l'âme comprend que c'est lui qui agence des mots, que c'est lui qui parle. En somme, dans ce dernier cas, on ordonne un discours et, dans le premier, on écoute ce qu'un autre vous dit. L'entendement se rendra bien compte qu'il n'écoute pas, mais qu'il agit. Les paroles qu'il forge ainsi ont je ne sais quoi de sourd, de fantastique, et manquent de cette clarté qui est propre aux paroles de Dieu<sup>44</sup>.

En sixième lieu, les « paroles intérieures » se gravent au plus profond de la personne. Venant du Christ et de la puissance de sa Parole divine, elles transcendent le temps, de sorte qu'il est impossible de les oublier. Elles sont indélébiles et restent très vives dans la mémoire des mois et des années après les avoir reçues, à la différence des idées personnelles qui s'estompent et disparaissent assez vite<sup>45</sup>.

Les deux derniers critères de discernement sont les plus importants. Ce sont eux qui apposent le sceau de l'authenticité sur les « paroles intérieures » : elles sont efficaces et prophétiques.

Elles sont efficaces car elles produisent toujours ce qu'elles

signifient : « Dieu dit et cela fut ». Elles sont une action de Dieu sur la personne au moment même où elles sont prononcées. Thérèse raconte qu'à plusieurs occasions le Christ est venu la reconforter de sa parole, non pas comme le font les créatures, avec plus ou moins d'incidence et d'efficacité, mais comme Dieu le fait, c'est-à-dire avec la force de sa puissance créatrice. Un jour, tandis qu'elle est dans l'affliction, livrée à mille inquiétudes, ne sachant plus que faire et où aller, le Seigneur lui dit : « ne t'afflige pas ». Aussitôt, sans savoir comment, ni par quel miracle cela pouvait se produire, son âme fut inondée d'une paix indicible et inaltérable. Ce témoignage est déposé à deux reprises dans les œuvres de la Madre :

Au paragraphe 3 du chapitre 25 de la *Vida* nous lisons :

Quand Dieu parle, son discours est parole et œuvre tout ensemble. Ses paroles fussent-elles des paroles de réprimande, et non de bienveillance, dès le premier mot elles disposent l'âme, la rendent souple, l'attendrissent, l'éclairent, la consolent, l'apaisent. L'âme est-elle intérieurement dans la sécheresse, l'agitation, le trouble, ces paroles lui enlèvent tout cela comme avec la main, et bien mieux encore. Le Seigneur, semble-t-il, tient à montrer qu'il est tout-puissant et que ses paroles sont des œuvres.

Au paragraphe 5 du chapitre 3 des *Sixièmes Demeures* nous lisons :

[Les paroles intérieures] sont paroles et œuvres tout ensemble. Je m'explique. Une âme est en proie à la terrible épreuve et au trouble intérieur que j'ai dépeints ; elle est plongée dans l'obscurité et la sécheresse. Une seule de ces paroles, celle-ci par exemple : « Ne t'afflige pas », la fait rentrer dans le calme. Sa peine s'évanouit, elle se voit remplie de lumière, tous ses tourments ont disparu. Et cependant, il lui semblait que le monde entier et tous les docteurs ensemble, réunis pour la convaincre, n'auraient pas été capables, avec tous leurs efforts, de la délivrer d'une pareille affliction. Une autre fois elle est désolée, en proie à toutes les terreurs, parce que son confesseur et d'autres personnes lui ont déclaré qu'elle se trouve sous l'action du démon. À cette seule parole qui lui est dite : « C'est moi, ne crains rien », voilà que toutes ses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

effet, dire que Jésus est « le chemin » ne suffit pas. Cela appelle des explications.

Si nous considérons la nature divine de Jésus, il n'est pas « le chemin » à la manière des prophètes qui conduisent Israël jusqu'à Dieu, puis s'effacent devant lui. Il est « le chemin » qui suffit à lui seul, puisqu'il mène le croyant à la rencontre de la vie divine. Jésus est à la fois « le chemin » et le terme du chemin. Ne dit-il pas à ses disciples : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes<sup>83</sup> », ou bien encore : « Qui vient à moi n'aura jamais faim, qui croit en moi n'aura jamais soif<sup>84</sup> » ? Lorsqu'il interroge ses apôtres sur son identité, la réponse de saint Pierre écarte d'emblée l'hypothèse que Jésus soit un prophète. Il s'exclame : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant<sup>85</sup>. » Jésus n'est pas un prophète, mais celui que les prophètes ont annoncé : le Fils de Dieu fait chair, Dieu parmi les hommes. Il ne leur montre pas où est la lumière divine pas plus qu'il ne leur transmet la parole divine, comme le font les prophètes. Il est lui-même, en sa personne, la Lumière et la Parole divines. De telle sorte que celui qui le regarde, voit resplendir l'essence divine. « Le Père et moi nous sommes UN<sup>86</sup> », dit Jésus.

Si nous regardons Jésus en tant que deuxième personne de la Trinité, il est « le chemin » vers le Père, et de ce point de vue, il peut légitimement et analogiquement être considéré comme un prophète. De fait, comme Fils de Dieu, Jésus n'est pas le terme du chemin, mais celui qui conduit Israël jusqu'à son Père et s'efface devant lui. Jésus dit : « Le Père est plus grand que moi<sup>87</sup> », et aussi : « Je suis descendu du Ciel pour faire non pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé<sup>88</sup>. »

Ainsi, l'humanité de Jésus est « le chemin » de la véritable expérience de Dieu, en tant que Dieu fait chair et que Fils du

Père éternel. S'appuyer sur cette humanité, la rencontrer et la fréquenter, c'est être aussitôt propulsé et immergé dans l'essence divine et le cœur du Père éternel. L'humanité de Jésus est « le chemin » qui conduit et unit à Dieu.

Pour plaire à Dieu, pour recevoir de lui de grandes grâces, il faut, et telle est sa volonté, qu'elles passent par les mains de cette humanité sacrée, en laquelle il a déclaré lui-même se complaire. J'en ai fait l'expérience un nombre infini de fois, et Notre Seigneur lui-même me l'a dit. J'ai reconnu manifestement que c'est la porte par où nous devons entrer, si nous voulons que la souveraine Majesté nous découvre de hauts secrets<sup>89</sup>.

L'humanité de Jésus possède la vertu d'introduire l'âme dans le sein de Dieu, de la recueillir au plus profond d'elle-même, là où Dieu habite. Thérèse illustre ce mystère par l'image du ver à soie qui tisse son cocon tout autour de lui afin de mourir à lui-même et se métamorphoser en papillon. Or, ce cocon devenu sa maison n'est autre que Jésus-Christ lui-même. C'est par lui et en lui que l'âme priante vient se « cacher en Dieu<sup>90</sup> ».

Comment doit-elle s'y prendre ? Tout consiste à regarder Jésus amoureusement avec les yeux de la foi !<sup>91</sup> La prière qui prend appui sur l'humanité du Christ ne cherche pas à produire quantité de réflexions savantes et d'images détaillées qui fatiguent l'entendement. Il s'agit d'enflammer la volonté par de petites étincelles<sup>92</sup> jaillies de l'intelligence et de la mémoire, dans laquelle sont précieusement conservés les témoignages d'amour de Jésus-Christ : scènes de l'Évangile ou bien souvenirs de l'histoire personnelle du priant. Ce type de méditation n'est point un discours intérieur laborieux mais une prise de conscience très vive que Jésus est là, avec toute la densité de sa condition incarnée, toujours actuelle, au cœur du souvenir :

L'entendement les lui représente si vivement et sa mémoire en reçoit une impression si profonde, que le seul aspect de Notre Seigneur étendu à terre dans le Jardin, baigné de cette épouvantable sueur, suffit à l'occuper,

non seulement une heure, mais bien des jours. Par une simple vue, elle considère la grandeur de Celui qui souffre et l'ingratitude par laquelle nous avons répondu à cette immense douleur. La volonté aussitôt, sans tendresse de dévotion peut-être, se prend à souhaiter payer de retour un pareil bienfait, souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous, avec d'autres désirs du même genre, qui occupent la mémoire et l'entendement<sup>93</sup>.

La Madre est très attachée à la pratique de cette oraison de simple regard, focalisée sur l'humanité du Christ. C'est le chemin où chacun peut et doit marcher en toute sécurité avec la certitude de ne pas s'égarer<sup>94</sup>. Emprunter un autre chemin et se figurer que l'arsenal des techniques mentales suffit pour se hisser dans les hauteurs des cieux et atteindre la déité pure, est au contraire, une voie sans issue. C'est même un manque d'humilité notoire<sup>95</sup>. Au lieu de s'évertuer à monter, l'âme doit plutôt apprendre à descendre et rejoindre ce Dieu qui s'abaisse jusqu'à elle dans la crèche, les eaux du Jourdain et sur la croix<sup>96</sup>.

Certes, comme nous l'avons vu, Dieu peut accorder la grâce de l'oraison de quiétude et d'union. Parfois, pour des raisons que lui seul connaît, il choisit de transporter l'âme dans l'expérience immatérielle de Dieu, au-delà de toute méditation et de toute application de l'esprit de sa créature sur la considération de l'humanité du Christ. Toutefois, lui seul a ce pouvoir et peut prendre cette initiative. En dehors du don de la contemplation parfaite, dès que cette faveur a cessé, l'âme a tout intérêt de rechercher humblement la compagnie de Jésus au-dedans d'elle-même, et de le regarder autant qu'elle peut.

Dieu se plaît extrêmement à voir une âme prendre avec humilité son divin Fils comme médiateur et lui porter tant d'amour que quand il veut l'élever à une très haute contemplation, elle dise avec saint Pierre dans le sentiment de son indignité : *Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur* (...) Ce que j'ai compris, c'est que tout l'édifice de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pour vous remplir d'allégresse. Quelle splendeur ! Quelle beauté ! Quelle majesté ! Quel air de triomphe et de joie ! Son aspect montre assez quel a été le succès de cette bataille qui l'a mis en possession d'un si magnifique Royaume. Ce Royaume, il ne le veut que pour vous l'offrir, et tout ensemble se donner lui-même à vous !<sup>134</sup>

Cette citation identifie le Christ ressuscité au royaume, puisque le royaume que Jésus donne n'est autre que lui-même. Pour l'obtenir, pour vivre de sa vie divine, Thérèse revient sur la pratique de la méditation. Elle recommande de regarder souvent Jésus sortant du sépulcre. Elle dit : « Contemplez-le ressuscité. » Le regard possède en lui-même un réel pouvoir de transformation du contemplatif, aussi bien le regard sensible des yeux que le regard de l'intelligence informée par la foi.

L'anthropologie a pu l'observer et l'expliquer depuis Aristote. Lorsqu'un homme ou un animal regardent à l'extérieur un objet coloré étendu dans l'espace, leur faculté visuelle épouse parfaitement les déterminations sensibles de l'objet. Si bien qu'il est important de distinguer l'objet extérieur dans toute sa matérialité (une mésange bleue, là sur la branche), de l'objet intériorisé au cœur de la faculté visuelle, en tant qu'il est vu (la même mésange bleue sur sa branche, présente dans la faculté visuelle à l'état de vision). Cependant, les deux objets sont identiques l'un à l'autre. Leur adéquation est parfaite et c'est elle qui valide la connaissance visuelle. Je connais visuellement lorsque ma vision est « devenue » ce que je vois. Bien sûr, il ne s'agit pas d'un devenir matériel. L'œil ne s'est pas transformé en l'objet qu'il voit. L'anthropologie parle d'un « devenir intentionnel », dans la mesure où la vue a bel et bien la capacité de s'imprimer de la réalité des objets qu'elle voit.

Ce qui vaut pour la faculté visuelle vaut pour la faculté d'intelligence. Lorsqu'un homme regarde et considère une essence (l'idée de table), c'est-à-dire ce que l'objet a d'universel

au-delà du particulier (les multitudes de tables de différentes formes et couleurs), son intelligence épouse parfaitement les déterminations intelligibles de l'essence. Si bien qu'il est important de distinguer l'essence en elle-même, qu'elle soit connue ou pas (l'essence de la table inhérente à toutes les tables), de l'essence connue dans l'intelligence (l'idée de table présente dans la faculté d'intelligence à l'état de concept). L'adéquation parfaite des deux est une connaissance intellectuelle. Je connais intellectuellement lorsque mon intelligence est « devenue » ce qu'elle intelli-ge. Là encore, il s'agit d'un devenir intentionnel. Bien que l'intelligence qui connaît ne se soit pas transformée en l'essence qu'elle connaît, elle a été imprimée de l'essence.

Maintenant, nous pouvons comprendre pourquoi l'apôtre saint Jean écrit dans son épître :

Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que, lorsque cela sera manifesté, nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est<sup>135</sup>.

La béatitude du royaume n'est rien d'autre que la vision spirituelle de Dieu, grâce à laquelle l'âme « connaît » son mystère, au sens anthropologique du terme. La vision de Dieu imprime l'âme de Dieu. Elle la fait devenir Dieu par participation. Elle lui fait expé-ri-men-ter, de l'intérieur, l'Être même de Dieu : sa bonté et sa beauté infinies.

Plus précisément, cette vision est celle de la gloire du Fils de Dieu, de la deuxième personne de la Trinité, c'est-à-dire d'une entrée pleine et entière dans le mystère du Fils de Dieu, de sa vie filiale tournée vers le Père. L'Apôtre bien-aimé dit : « Nous sommes maintenant enfants de Dieu ». Cela signifie que, dès ici-bas (maintenant), le baptisé a commencé cette participation à la vie filiale du Fils de Dieu. Un peu plus loin, saint Jean nous fait

comprendre que cette participation à la gloire du Fils de Dieu est liée à l'activité de la foi, acte suprême de l'intelligence. Il écrit : « Quel est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ?<sup>136</sup> » Le regard de foi posé sur le Christ est donc essentiel : il est constitutif de la véritable expérience de Dieu. Comme saint Jean, la Madre mise tout sur ce regard. Elle comprend qu'il est la route de la vie, qu'il a le pouvoir d'imprimer le Christ vivant dans l'âme et qu'il est la source de toute sanctification.

Je ne vous demande pas d'arrêter sur lui votre pensée, de produire quantité de réflexions, de tirer de votre esprit des considérations élevées et subtiles. Tout ce que je vous demande, c'est de le regarder. Et qui vous empêche de tourner les yeux de votre âme vers ce divin Maître, pour un instant seulement, si vous ne pouvez davantage ? Vous êtes bien capable de regarder les objets les plus laids ! Comment ne pourriez-vous regarder l'objet le plus beau qu'on puisse imaginer ? (...) Il a souffert de votre part mille choses affreuses et abominables, sans pour cela détourner de vous ses regards. Et après cela, vous ne détourneriez pas les yeux des choses extérieures pour les porter quelquefois sur lui ? Voyez, ce qu'il attend de nous, il le dit lui-même à l'Épouse, c'est que nous le regardions. Vous le trouverez sous l'aspect où vous voudrez le considérer, et il attache tant de prix à un regard de nous qu'il fera tout pour l'obtenir<sup>137</sup>.

Il reste que, dans le cadre de la méditation, le pouvoir transformant du regard de foi est difficile à appréhender. Il agit souvent dans le secret et ne laisse paraître ses bienfaits qu'après bien des années de pratique quotidienne. En revanche, la vision en images est d'une efficacité immédiate. Elle possède un pouvoir de purification du péché<sup>138</sup>. La Madre l'assure pour l'avoir elle-même vécu :

Les avantages qu'elle (la vision en images) apporte avec elle sont immenses. Elle purifie admirablement l'âme et enlève à notre sensualité presque toute sa force. C'est une flamme ardente, qui consume et anéantit, semble-t-il, tous les désirs de cette vie. Déjà, grâce à Dieu, je n'inclinai plus vers les frivolités, mais je compris mieux encore à quel point tout n'est que néant et combien vaines sont les grandeurs d'ici-bas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- 146. V 37,6.
- 147. Dt 5,26.
- 148. V 37,5.
- 149. V 8,6.
- 150. Cf. PAD 2,18.
- 151. Cf. E 3,2.
- 152. E 14,2.
- 153. E 14,1.2.3.
- 154. Cf. V 19,2. V 40,10.
- 155. C 40,8.

## **5. Le salut par l'humanité de Jésus**

Dans la première partie de l'ouvrage, nous avons indiqué que, après avoir perdu la grâce divine, l'humanité n'a plus été en mesure de poser des actes de foi, d'espérance et de charité dignes de Dieu, nécessaires au salut, à la vision béatifique.

Toutefois Dieu n'a pas abandonné sa créature à cette impasse. Sa Providence et sa Sagesse ont conçu pour elle un plan de salut adapté et proportionné : celui de l'incarnation. En tant que Fils de Dieu, Jésus-Christ faisait pour l'homme ce que seule la miséricorde divine pouvait faire : restaurer sa vie théologique par l'effusion de l'Esprit Saint. Et en tant que fils d'homme, Jésus-Christ faisait pour Dieu ce que l'homme devait faire en toute justice : réparer l'ingratitude du péché originel, rendre à Dieu l'obéissance filiale qui lui est due en raison de la gratuité et de l'innocence de son amour paternel.

La miséricorde divine ne pouvait pas piétiner la justice divine et la dignité de l'homme. Après avoir bafoué et outragé l'amour de Dieu par le péché, l'humanité devait réparer sa faute et participer à son relèvement. Puisqu'elle n'était plus capable de le faire, Dieu s'est incarné et l'a accompli, pour elle et en elle, comme vrai homme ! Ainsi, miséricorde et justice s'embrassaient dans l'harmonie.

Après avoir traité le salut de l'humanité de haut en bas par la puissance divine du Fils de Dieu, traitons maintenant du salut de bas en haut par la justice du fils de l'homme. Intéressons-

nous à ce que nous avons appelé dans l'introduction de cette deuxième partie : la médiation ascendante du Christ. Elle traverse toutes les composantes de l'humanité de Jésus : son âme et son corps.

## **I – Le salut par l'âme de Jésus**

De l'*alpha* à l'*oméga* de l'histoire, jamais aucun homme n'aura aimé Dieu comme Jésus, avec une obéissance filiale aussi parfaite. L'âme de Jésus est juste, bien plus que celle des saints de l'Ancien Testament qui l'ont précédé, d'Abel à Job, en passant par Noé, Enoch, Abraham, Isaac, Jacob et son fils Joseph, Moïse, David, Jérémie, etc. ; bien plus que celle des saints de l'histoire de l'Église qui lui ont succédé, d'Étienne à Jean-Paul II.

Sa justice les dépasse, non seulement en perfection, mais également parce qu'elle fonde la leur. En effet, l'âme de Jésus fut si juste qu'elle a justifié devant Dieu sa propre personne et celle de tous les hommes, dont il s'est fait l'avocat victorieux : « Père pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font<sup>1</sup>. » À tous, il a donné s'ils le veulent, le pouvoir de devenir enfants de Dieu<sup>2</sup>.

La sainteté de l'âme de Jésus et des chrétiens – par lui, avec lui, et en lui – « mérite » le salut.

N'ayons pas peur du mot, en dépit du malaise qu'il suscite chez certains théologiens et spirituels. L'idée de « mérite » laisserait penser que le salut peut être gagné, faire l'objet d'une rétribution, alors qu'il est un don de la grâce. Ce n'est pas faux. En rigueur de terme, le salut ne se mérite pas ! Il s'accueille humblement dans une pure action de grâces, les mains vides. L'argument qui réfute l'usage du mot en sotériologie est donc sérieux. Rappelons-nous qu'il a alimenté la révolte de Luther et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

reconnaît plus. Elle ne songe ni au ciel qui l'attend, ni à la vie, ni à l'honneur, parce qu'elle est tout entière appliquée à procurer la gloire de Dieu. Manifestement, ces paroles que Notre Seigneur lui a dites : qu'il était temps qu'elle s'occupe de ses intérêts, et que lui veillerait aux siens, ont opéré ce qu'elles signifiaient. Aucun des événements d'ici-bas ne la préoccupe ; elle est plongée dans un oubli étrange. Encore une fois, il semble qu'elle n'existe plus, et elle voudrait n'être plus rien en quoi que ce soit, si ce n'est de pouvoir contribuer à accroître, ne serait-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu. Pour cela elle donnerait très volontiers sa vie<sup>54</sup>.

Sainte Thérèse nous décrit ici les caractéristiques d'une âme parvenue à la maturité spirituelle, consumée dans l'oubli d'elle-même et de ce qui la concerne. Il ne lui reste plus qu'une préoccupation qui hante sa mémoire : rester éveillée à la présence de son Dieu qu'elle veut servir en tout temps et en tout lieu. Ce ne sont point de pieux désirs, de la dévotion superficielle<sup>55</sup>, mais une suite d'actions<sup>56</sup> dans les œuvres de la pénitence, de l'oraison, de l'obéissance, de l'amour du prochain, etc<sup>57</sup>. Aux *Septièmes Demeures* qui caractérisent cet état d'union à Dieu selon le Christ, Thérèse peut témoigner que l'âme est polarisée sur la satisfaction de son bien-aimé :

Ô mes sœurs ! comme elle oublie son propre repos, qu'elle fait peu de cas de l'honneur et qu'elle est loin de désirer d'être estimée quelque chose, l'âme en qui Dieu habite d'une façon si particulière ! Si elle se tient sans cesse auprès de lui, comme il est juste, sans doute elle songe peu à elle-même. Sa seule préoccupation est de lui plaire toujours davantage, de trouver des occasions, des moyens de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, le but de l'oraison, et ce mariage spirituel est destiné à produire continuellement des œuvres, des œuvres<sup>58</sup>.

Porter la Croix du Christ est la plus belle grâce qui soit<sup>59</sup>. Elle dilate l'âme dans l'amour. De plus, elle lui assure la pleine jouissance de Dieu au ciel. La Madre recommande de ne pas l'oublier. L'espérance de la gloire fait partie du cheminement spirituel dans ce monde. Elle aide le chrétien à persévérer dans

ses efforts de conversion, quand bien même il agit dans la charité et ne les conditionne pas à l'obtention de la vision béatifique. Dans ses exclamations adressées à Jésus, la Sainte tente d'exciter les âmes et de les stimuler dans cette espérance :

Et toi, ô mon Dieu, fais-nous comprendre quelle est la récompense de ceux qui combattent virilement durant le rêve de cette misérable vie. Ô âmes embrasées d'amour ! obtenez-vous de concevoir la félicité qui sera la nôtre en voyant que vos joies seront éternelles, les délices que vous cause la certitude qu'elles ne finiront jamais ? Que nous sommes infortunés, ô mon Maître ! Nous savons, nous croyons tout cela, et cependant la longue habitude d'en détourner les yeux rend ces vérités tellement étrangères aux âmes, qu'on ne les connaît plus et qu'on ne veut plus les connaître. Ô mortels intéressés, avides de plaisirs et de jouissances ! Pour ne pas vouloir attendre un court intervalle après lequel vous en serez enivrés, pour ne pas vouloir attendre un an, pour ne pas vouloir attendre un jour, pour ne pas vouloir attendre une heure – et peut-être ne s'agit-il que d'un instant –, vous perdez tout, plutôt que de renoncer à une misérable jouissance que vous avez sous les yeux !<sup>60</sup>

Thérèse sait qu'elle ne rêve pas. Saint Pierre d'Alcantara, qu'elle a bien connu de son vivant, lui est apparu après sa mort couvert de gloire. Plein de félicité, il lui a confié : « Heureuse pénitence qui m'a valu une telle récompense<sup>61</sup>. » Le Ciel se mérite<sup>62</sup> ! N'ayons plus peur du mot, maintenant que nous en comprenons le sens dans le cadre d'une théologie du mérite placée sous l'égide de la grâce. Oui, le royaume des cieux se « gagne » par la grâce irradiante et féconde de Dieu qui confère à l'âme le pouvoir de réaliser des œuvres de charité dignes de Dieu, si elle le veut bien. Jésus n'a-t-il pas dit dans l'Évangile à tous ceux qu'il appelle à mériter le salut avec lui, par lui et en lui : « Le royaume des Cieux souffre violence, et des violents s'en emparent<sup>63</sup> » ? Cette parole est une attestation scripturaire de plus, une nouvelle validation du mérite « en justice ». Il n'est aucune ambiguïté. Rappelons ce que dit la Madre à propos de l'âme qui s'est séparée de Dieu et qui a perdu la grâce. Elle ne

peut plus produire aucun acte méritoire du salut, en aucune façon<sup>64</sup> :

En cet état de péché mortel, rien ne lui profite et toutes ses bonnes œuvres sont stériles quant à l'acquisition de la gloire. Et, en effet, ce qui ne procède plus du principe qui fait que notre vertu est vertu – je veux dire de Dieu –, ce qui s'accomplit dans l'actuelle séparation de lui, ne peut être agréable à ses yeux<sup>65</sup>.

La grâce est donc là, déposée dans le cœur du chrétien au jour de son baptême, remise entre ses mains ! Va-t-elle rester sur le bord du chemin en étant tout de suite dévorée par l'Adversaire, tomber dans les pierres sans possibilité de prendre racine à cause de la paresse spirituelle, être étouffée par les ronces des soucis du monde ? Ou bien sera-t-elle accueillie dans la bonne terre du combat spirituel qui produit le fruit du salut et mérite la récompense de la vie éternelle<sup>66</sup> ? Cela pose la question du libre arbitre, de son positionnement positif, pour une gestion de la grâce adulte et responsable.

### *Le mérite de convenance du libre arbitre*

Thérèse rappelle bien des fois que la volonté ne doit pas mettre d'obstacle aux initiatives de la grâce<sup>67</sup>. Elle écrit dans son autobiographie :

Pour lui faire ses grâces, Dieu a besoin de trouver l'âme seule, pure et désireuse de les recevoir. Mais si nous lui barrons le passage par mille obstacles, sans nous mettre en peine de les faire disparaître, comment viendra-t-il à nous ? Et après cela, nous prétendons recevoir de Dieu de grandes faveurs !<sup>68</sup>

Ce serait une illusion de croire que les œuvres de la charité, qui méritent « en justice » la vie éternelle, adviennent dans la vie du chrétien indépendamment de la collaboration de son libre arbitre. La grâce de la charité passe toujours par la petite porte du « oui » et n'entre jamais par effraction. Elle sollicite la « détermination bien déterminée » de la volonté. Cela veut dire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mon Dieu sait bien que je ne peux espérer qu'en sa miséricorde, et puisque je suis impuissante à changer ma vie passée, il ne me reste d'autre ressource que de recourir à cette divine miséricorde, de mettre ma confiance dans les mérites de son Fils<sup>112</sup>.

Si Thérèse est débitrice des mérites du Christ quant au pardon des péchés de sa vie passée, elle continue de l'être dans sa vie présente, chaque fois qu'elle reçoit des grâces contemplatives<sup>113</sup>, qu'elle œuvre pour la gloire de Dieu. Et elle le demeure encore pour son avenir. Dans la conclusion du *livre des Demeures*, synthèse de son expérience spirituelle, la Madre demande au Père la grâce de vivre un peu de ce qu'elle a enseigné et recommandé, « par les mérites de son Fils<sup>114</sup> ». Toute sa vie est suspendue aux mérites de Jésus : sa vie passée, présente et future.

Il est important de bien saisir cette dimension incarnée des mérites du Christ, qui agissent sur la vie concrète et historique du croyant. La valeur rédemptrice des mérites du Christ n'est pas de nature contractuelle, une sorte de justification extérieure qui réconcilierait l'âme pécheresse avec Dieu, indépendamment de son régime de vie. Dire que les mérites du Christ sauvent le pécheur en le justifiant signifie qu'ils le « rendent juste », qu'ils ont le pouvoir intrinsèque de le sanctifier de l'intérieur, de transformer sa vie morale, de la rendre pure et immaculée dans l'amour.

Thérèse se situe dans cette optique. Elle croit que les mérites de Jésus-Christ appliqués à l'âme la régénèrent dans la grâce, guérissent ses blessures, et plus que cela. La foi assure qu'ils font participer les œuvres du chrétien au mystère de la rédemption. Thérèse a reçu la confirmation de ce grand mystère dans un témoignage qui lui a été rapporté :

Une personne priait devant un crucifix, gémissant de n'avoir rien eu à donner à Dieu ni à quitter pour lui. Le Crucifié lui-même dit, en la

consolant, qu'il lui donnait toutes les douleurs et toutes les peines qu'il avait souffertes dans sa Passion, qu'elle pouvait les regarder comme siennes et les offrir à son Père<sup>115</sup>.

Catholique, la Madre écrit noir sur blanc que l'action vertueuse du chrétien a la valeur méritoire des œuvres du Christ :

Le même Seigneur nous dit : *Nul ne va au Père que par moi*<sup>116</sup>. Et encore : *Qui m'a vu a vu le Père*<sup>117</sup>. Mais si nous ne posons jamais les yeux sur lui, si nous ne réfléchissons ni à nos obligations à son endroit ni à la mort qu'il a endurée pour nous, je ne sais comment nous pourrions le connaître et accomplir des œuvres pour son service. Or, quelle valeur a la foi sans les œuvres ? Et ces dernières, à leur tour, quelle valeur peuvent-elles avoir si elles ne sont jointes aux mérites inestimables de Jésus-Christ, notre Bien ?<sup>118</sup>

Comment cela est-il possible ? Comment les souffrances du chrétien, jointes aux mérites inestimables de la Passion, peuvent-elles devenir méritoires du salut, en dépit de leur caractère limité et en deçà de celles de Jésus-Christ ? La Madre l'explique par le mystère de l'incarnation, de l'union de nature du Fils de Dieu avec l'humanité. Son argument se situe au chapitre 33 du *Chemin de perfection* quand elle commente la quatrième prière de demande du *Notre Père* : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour. » Lisons-le :

Admirez comment Notre Seigneur, en tant qu'il participe à notre nature, se fait une même chose avec nous, et en tant qu'il est maître de sa volonté, représente à son Père que pouvant en disposer à son gré, il tient à nous en faire don. Il dit donc : NOTRE PAIN. Il ne met aucune différence entre lui et nous<sup>119</sup>.

D'une part, si le Christ « se fait une même chose avec nous et ne met aucune différence entre lui et nous », cela signifie qu'il ne fait qu'un avec l'humanité. Il met tout en commun avec elle<sup>120</sup> : ses biens humains et divins. Cela comprend au premier chef la valeur rédemptrice de ses mérites. Ce sont les siens, et, par dérivation, ceux de l'humanité. Il les lui offre, les lui communique, afin qu'elle puisse en user.

D'autre part, si le Christ demande le Pain à son Père en notre nom<sup>121</sup>, disant à son Père « notre pain », cela signifie qu'il se fait le porte-parole de l'humanité, en tant que chef. Jésus vrai homme, tête de l'humanité, dit au nom de tous les hommes, chaque fois qu'ils prient le *Notre Père* : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour ». Or, ce pain, nous savons ce qu'il est. C'est Jésus lui-même, le Pain de vie, dont les mérites véhiculent la grâce qui nourrit le cœur de l'homme et lui procurent la vie éternelle<sup>122</sup>.

Il n'est pas anodin que la Madre choisisse d'argumenter la participation de l'humanité aux mérites du Christ en s'appuyant sur le mystère de l'Eucharistie qui est, il faut le rappeler, le mémorial de la Passion et de la mort de Jésus, c'est-à-dire la pleine actualité de ses mérites, immédiatement accessibles, à portée de main. Chaque fois qu'un chrétien participe à la messe, il reçoit la présence réelle du Christ crucifié par amour. Il est alors très mystérieusement et intimement uni à sa personne, à la valeur de son sacrifice, à ses mérites, c'est-à-dire qu'il ne fait qu'un avec eux ! Alors Thérèse s'exclame, pleine de reconnaissance :

Que me reste-t-il [après tant de péchés], ô mon Créateur, sinon de t'offrir ce Pain sacré, de te le rendre après l'avoir reçu de toi, de te supplier, par les mérites de ton Fils, de m'accorder la grâce qu'il m'a méritée de tant de manières ?<sup>123</sup>

Enfin, si cette courte vie n'a pas suffisamment bien correspondu à la grâce qui vient des mérites du Christ, tout n'est pas perdu. La prière de l'Église peut recourir à ces mérites du Christ pour les défunts. Rappelons-nous<sup>124</sup> ce provincial resté vingt ans dans les charges, et pour lequel Thérèse a prié intensément :

J'offris pour lui le bien que j'avais fait dans ma vie. C'était bien peu ; aussi, je priai Notre Seigneur d'y suppléer par ses mérites, afin que cette

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

affligée, elle recourut à Notre Seigneur et sollicita de lui avec les plus vives instances le salut éternel de ces âmes, s'offrant (...) à endurer tout le temps de sa vie autant de peines et de souffrances qu'elle pourrait en supporter. Cette même nuit, la fièvre la saisit pour la première fois, et jusqu'à sa mort elle souffrit sans relâche. Quant aux criminels ils moururent dans de bonnes dispositions, ce qui donne à penser que Dieu exauça sa prière. (...) Son désir de souffrir ne se contentait pas de peines quelconques. Un jour de fête de la sainte Croix, tandis qu'elle entendait un sermon, ce désir prit une telle ampleur qu'elle alla ensuite, toute baignée de larmes, se jeter sur son lit. Et comme on lui demandait ce qu'elle avait : « Priez Dieu, répondit-elle, de m'envoyer beaucoup de souffrances. Avec cela, je serai contente. » (...) Désirer des souffrances quand on n'en a pas, c'est une chose très habituelle chez les personnes d'oraison ; mais au milieu même des souffrances, se réjouir d'avoir à les endurer, voilà qui n'est pas le partage du grand nombre. (...) Elle avait tellement présent ce divin Seigneur pour qui elle souffrait, qu'elle usait de tous les moyens possibles pour dissimuler l'excès de ses souffrances. (...) Le moment où Notre Seigneur avait résolu de la retirer de cette vie étant arrivé, (...) un peu avant neuf heures, un quart d'heure environ avant qu'elle expire, toutes les sœurs étant auprès d'elle avec le chapelain, ses douleurs cessèrent entièrement. Avec l'expression d'une paix profonde, elle leva les yeux vers le ciel. Une allégresse si intime vint se peindre sur ses traits que son visage en parut comme resplendissant. Elle semblait considérer un objet qui lui causait un bonheur extraordinaire, car on la vit sourire par deux fois (...) Ce fut au milieu de ce bonheur et les yeux fixés au ciel qu'elle expira. (...) Selon les données de notre foi et d'après la vie sainte qu'elle a menée, nous pouvons croire qu'en retour des grands désirs qu'elle a eus de souffrir pour Dieu, elle a été introduite par lui dans le repos<sup>143</sup>.

À l'imitation de Jésus, l'amour parfait prend sur lui toutes les peines, traverse toutes les souffrances, sans jamais se renier<sup>144</sup>. La satisfaction du Christ qui justifie les pécheurs a pour effet de les entraîner dans le même mouvement satisfactoire<sup>145</sup>.

## *2 – Le sacrifice*

### **a – Approche théologique**

#### *Le sacrifice*

Le mot sacrifice vient du latin *sacrum facere* qui se traduit par « faire ce qui est sacré ». Le sacrifice est une action sacrée, un culte rendu à Dieu par le biais d'une offrande matérielle destinée à l'honorer et obtenir sa bienveillance. Dans l'ancienne Alliance, ce peut être un animal (agneau, taureau, oiseau pour la liturgie du Temple) ou bien du pain et du vin (offerts pour la liturgie du shabbat à la maison). Le sacrifice est par définition un acte d'adoration. D'une part, l'offrande proclame que les réalités de ce monde appartiennent à Dieu, viennent de lui et retournent à lui car il en est le créateur. D'autre part, elle est offerte à Dieu seul, à aucune réalité créée, aucune idole.

Ces deux significations manifestent que l'acte sacrificiel ne comporte pas qu'une dimension matérielle. Il s'accompagne d'une attitude spirituelle qui lui donne toute sa valeur, sa religiosité. La matérialité du sacrifice ne suffit pas. Celui-ci doit révéler l'esprit d'adoration du croyant, le don de ses biens, et à travers eux, de lui-même à Dieu, en esprit et en vérité. À cette seule condition, le sacrifice est dit « d'agréable odeur<sup>146</sup> » et devient propice à une réconciliation avec Dieu. Cela veut dire que les actes extérieurs du culte sacrificiel sont ordonnés aux actes intérieurs.

C'est ainsi que, dans l'ancienne Alliance, Dieu fait savoir par les prophètes qu'il n'agrée pas le sacrifice formel et légaliste. Il préfère celui qui procède d'un esprit juste<sup>147</sup>, fidèle et obéissant à sa Parole<sup>148</sup>, protecteur de la veuve et de l'orphelin<sup>149</sup>. L'importance du signifié est si déterminante qu'elle fait passer le signifiant au second plan. Dieu va regarder en priorité la pureté de l'âme qui offre, ses motivations. Voilà pourquoi au *livre de la Genèse* Dieu a préféré le sacrifice d'Abel à celui de Caïn<sup>150</sup>.

Néanmoins, le sacrifice n'est pas une idée, une pure disposition de l'âme. Il est une offrande concrète dont la

matérialité garde sa valeur objective. Elle donne aussi au sacrifice sa crédibilité. Ce n'est pas en vain que les prescriptions sacrificielles du Temple de Jérusalem prévoyaient que la victime devait être pure, vivante, comestible, sans tare et de la meilleure qualité. Lorsqu'Abel a offert son sacrifice, il est dit qu'il offrit les premiers nés de son troupeau, et « même leur graisse », précise l'auteur sacré.

### *Le sacrifice opéré par Jésus*

Ces quelques notions étant exposées, voyons comment elles s'appliquent à Jésus, au sujet duquel saint Paul écrit : « Le Christ nous a aimés et s'est livré pour nous en sacrifice d'agréable odeur<sup>151</sup>. » De fait, le Christ a accompli les conditions du sacrifice telles que nous les avons définies. Premièrement, il a offert sa propre chair pour accomplir avec amour la volonté de son Père dans un esprit d'adoration. Au moment d'expirer, il rapporte tout son être à Dieu, et ne l'offre qu'à lui : « Père entre tes mains je remets mon esprit<sup>152</sup>. » Deuxièmement, il offre sa vie afin d'obtenir la bienveillance divine en faveur de l'humanité, c'est-à-dire la réconciliation de tous les hommes avec Dieu : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font<sup>153</sup>. »

Par ailleurs, Jésus le Fils de Dieu fait chair, dispose d'une âme et d'un corps humains. Son sacrifice doit donc être considéré selon ces deux principes : primat de l'âme qui donne sa légitimité au sacrifice, puis offrande du corps qui confère matérialité et crédibilité au sacrifice.

Quant à l'âme, Jésus a offert un sacrifice spirituel parfait. Celui-ci s'est cristallisé dans l'offrande sans faille, et, sans aucune espèce de tension, de sa volonté à celle de son Père, malgré les répugnances de son affectivité sensible lors de la Passion : « Père, si tu veux, éloigne de moi cette coupe !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

titre de propriété que le Diable avait obtenu sur l'homme désobéissant et idolâtre.

Précisons qu'il ne s'agit pas d'un prix commercial mais éthique. La Passion du Christ n'a pas fait l'objet d'une tractation ou d'une négociation marchande avec Dieu pour le remboursement d'une dette. Les versets de l'Écriture qui voient dans le sacrifice du Christ une « rançon<sup>213</sup> », un « rachat<sup>214</sup> », n'ont jamais voulu présenter les enjeux du salut dans une perspective bassement mercantile. La première épître de Pierre dit bien : « Sachez que ce n'est par rien de corruptible, argent ou or, que vous avez été rachetés de la vaine conduite héritée de vos pères, mais par un sang précieux, comme d'un agneau sans reproche et sans tache, le Christ<sup>215</sup> ». Le concept de rachat doit être utilisé de façon analogique, disant qu'il a été « comme » une rançon, « comme » le paiement d'une dette.

Cette problématique du rachat nous permet de comprendre que le salut de l'homme n'a pas atteint la fin de sa course dans la satisfaction, par le sacrifice d'agréable odeur du Christ. Il s'est achevé quand la satisfaction divine s'est exprimée et traduite par le rachat de l'humanité. Selon la chronologie, le salut s'est développé en trois étapes successives : sacrifice de Jésus, satisfaction de l'amour divin, puis rachat de l'humanité. Selon la perspective théologique, en premier lieu vient la satisfaction qui commande le salut, en second lieu, le sacrifice qui en est le moyen, et en troisième le rachat qui consomme le salut.

Enfin, comme le Christ, tête de l'Église, fait participer les membres de son corps à son offrande sacrificielle qui satisfait l'amour divin, il les fait participer au rachat. Jésus communique à tous les chrétiens le pouvoir de racheter, eux aussi, par lui, avec lui et en lui.

## **b – Approche thérésienne**

Le concept de rachat est absent des écrits de la Madre. Elle ne l'utilise jamais. Cependant, sa sotériologie véhicule une véritable théologie du rachat, aussi bien pour le Christ que pour le chrétien invité à racheter comme le Christ.

Avant de développer le thème du Christ qui rachète l'humanité, relevons deux citations respectivement liées à la dimension analogique du concept de rachat et à l'engagement du Père dans l'œuvre du rachat. Celles-ci cadrent les développements de la Madre que nous aurons à analyser.

Voici la première :

Tout ce que nous pouvons faire ne mérite que le dégoût, mis en regard d'une seule goutte du sang que Notre Seigneur versa pour nous. Et s'il est vrai que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables, qu'osons-nous réclamer, alors surtout qu'à l'instant où nous acquittons 1 maravédi de notre dette, on nous rend 1 000 ducats ? Pour l'amour de Dieu, laissons là tous ces calculs ! (...) Les comparaisons sont toujours odieuses, même dans les choses d'ici-bas. Qu'en sera-t-il de celles qui ne sont connues que de Dieu ?<sup>216</sup>

Thérèse dit qu'une seule goutte du sang du Christ a une valeur inestimable et qu'en conséquence celle-ci fait de l'homme un pur débiteur, quelle que soit la valeur de l'œuvre qu'il produit. 1000 ducats équivalent à 375000 maravédís. Le rapport étant de 1 pour 375 000, la proportion dépasse l'entendement ! La Sainte l'a voulue ainsi pour signifier que le prix du précieux sang du Christ est impossible à évaluer. Autrement dit, le sang du Christ qui paye le rachat de l'humanité n'est pas de nature mercantile.

Voici la seconde :

Oh ! oh ! oh ! que nous nous fions peu à toi, Seigneur [Dieu le Père] ! Et toi, quelles immenses richesses, quels trésors tu nous as confiés : les trente-trois années de souffrances, la mort cruelle et lamentable de ton Fils, enfin ce divin Fils lui-même ! Et cela, tant d'années avant notre naissance ! Tu savais d'une manière certaine que nous ne te paierions pas en retour, et cependant tu n'as pas manqué de nous confier cet

inestimable trésor, afin qu'il ne tienne pas à toi, ô Père plein de tendresse, que nous ne nous enrichissions par ce moyen<sup>217</sup>.

Thérèse exprime ici une claire conscience que le Père est engagé dans l'œuvre du salut par le don du Fils souffrant, crucifié et mort par amour sur la croix. Ce don divin est un trésor dont la valeur infinie ne peut être payée en retour. Néanmoins, il a été offert à l'humanité pécheresse. Il lui a été remis comme un bien propre, car Jésus le Fils de Dieu fait chair est un vrai homme. N'est-ce point pour que, en lui, cette humanité puisse payer la dette du péché ? Les autres citations de Thérèse vont nous le confirmer.

### *Jésus rachète*

La Madre dit que Jésus a payé le salut du monde au prix de son sang. Elle précise : « Un prix qui lui a coûté si cher » ! Si bien qu'elle s'afflige, *a fortiori* si elle focalise son attention sur ses propres péchés. Les envolées de son amour l'amènent à demander la mort ou bien de ne jamais avoir existé, ne serait-ce que pour alléger le poids du lourd tribut posé sur les épaules de son Seigneur. Puis, elle se ravise ! Elle se tourne vers Jésus et confesse que seule la considération de la miséricorde divine, manifestée dans le paiement de la rançon de la Croix, apporte le remède à la tristesse du péché :

Quelle demande insensée, Seigneur ! Ai-je perdu le souvenir de tes merveilles, de tes miséricordes ? Ai-je oublié que tu es venu en ce monde pour les pécheurs, à quel prix tu nous as achetés, comment tu as payé nos fausses joies par des douleurs et par une flagellation cruelle, comment tu as guéri mon aveuglement par le bandeau qui voila tes yeux divins, ma vanité par ta couronne d'épines ? Ô Seigneur ! Seigneur ! Tout cela transperce encore plus l'âme qui te chérit ! Ma seule consolation, c'est que ma malice, une fois connue, donnera lieu de bénir à jamais ta miséricorde. Et pourtant, je ne sais si cette douleur pourra me quitter tant que je n'aurai pas atteint le séjour où, te montrant à découvert, tu feras évanouir toutes les misères de notre mortalité<sup>218</sup>.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## Résumé de la deuxième partie

Jésus-Christ sauve par sa divinité et son humanité.

1 – La foi de la Madre est enracinée dans le mystère de la nature divine de Jésus, Fils de Dieu fait chair. Ses nombreuses visions l'ont toujours confirmée dans la définition christologique du concile de Chalcédoine : Jésus est vrai Dieu et vrai homme, sans séparation ni confusion de ses deux natures.

L'expérience extraordinaire et supra humaine des visions en images l'a mise au contact du Christ ressuscité éblouissant de lumière. Ce fut, chaque fois, un indicible émerveillement, tel que celui de l'événement de la Transfiguration sur le mont Thabor. Comme Pierre, Jacques et Jean, elle a pu apercevoir quelque chose de la beauté resplendissante et ineffable de Jésus, du rayonnement de sa gloire toute divine. Son témoignage, ajouté à celui des trois apôtres, est un motif d'espérance pour tous les hommes de ce monde, un encouragement à accueillir Jésus comme sauveur.

Selon la Madre, le Christ et Dieu, « c'est tout un », aussi bien dans l'expression de sa volonté que dans ses actions. D'une part, la volonté humaine du Christ est toujours conforme à la volonté du Père. D'autre part, dans sa personne, la volonté humaine du Christ est toujours accordée à sa volonté divine, laquelle est première : l'initiative des actes humains du Christ relève de la volonté divine. Transcendante et adorable, la volonté de Jésus a l'autorité de Dieu et appelle d'elle-même l'obéissance religieuse

de toutes les créatures terrestres et célestes. Pour Jésus, vouloir c'est faire, car sa volonté d'autorité divine accomplit toujours ce qu'elle décide. Thérèse a pu le vérifier dans la grâce toute particulière des paroles intérieures. Lorsque le Seigneur s'adressait à elle de cette façon, ce qu'il lui disait se réalisait toujours, en elle ou au-dehors.

Chez sainte Thérèse d'Ávila, le sens de la nature divine du Christ n'est pas désincarné. C'est « dans » et « à travers » l'humanité du Christ qu'elle touche Dieu. Cette découverte est progressive, aussi bien dans sa vie d'oraison que dans sa pratique des vertus.

Au tout début, mal conseillée, elle pense que la prière doit s'épanouir dans la contemplation parfaite, dans l'union à la déité pure, au-delà de toute corporéité, le recours à la méditation de l'humanité du Christ n'étant qu'un tremplin pour les débutants. Grâce à ses pères spirituels jésuites, elle s'est vite rendu compte que cette aspiration était une impasse, une posture angélique inadaptée à la condition de l'homme. L'humanité du Christ est l'unique chemin qui mène à Dieu, quels que soient l'étape et le degré d'élévation de la vie spirituelle. Il s'agit d'utiliser cette médiation, toujours et partout, de « regarder » Jésus, de lui parler, de s'unir à lui. Il est la « voie royale », un « immense océan de biens ».

Ce qui est vrai pour la vie d'oraison l'est aussi pour la croissance dans la vertu. La Madre s'est rendu compte que la sanctification du chrétien s'appuyait essentiellement sur la foi en Jésus plutôt que sur un système de principes et de valeurs. Seul le lien d'amour au Christ, un attachement viscéral à sa personne peut venir à bout du péché et faire fleurir la morale de l'Évangile dans la vie du croyant. C'est le Christ qui justifie, qui rend juste, pour autant que le libre arbitre l'accueille et se prête

volontiers à son action transformante. Il s'agit de faire comme le ver à soie qui tisse son cocon tout autour de lui, de s'enclorre dans le Christ pour renaître d'en haut et devenir saint comme Jésus.

Bien qu'elle soit un objet de foi, c'est-à-dire invisible, cette humanité du Christ est non moins réelle et présente dans ce monde, avec toute la densité de sa corporéité. Jésus-Christ est ressuscité, parce qu'il est le vivant, l'éternel, celui dont la nature divine ne pouvait pas rester captive de la mort. Thérèse invite ses lecteurs à considérer la victoire éclatante du Fils de Dieu, et bien plus encore, à l'expérimenter grâce à la méditation : en vertu du mystère de la connaissance. Celui qui fixe son regard de foi sur Jésus ressuscité a déjà commencé de participer à son triomphe, à sa gloire. La Madre l'aperçoit dans les fruits de sanctification de ses visions en image.

Cette gloire de Jésus ressuscité, exalté dans les cieux et assis à la droite du Père, n'est pas optionnelle. Compte tenu de sa transcendance, elle contraint toute créature à se positionner devant elle, dans le « oui » ou le « non » à son Amour, l'abstention étant une alternative illusoire. Jésus ressuscité a été établi juge des vivants et des morts. Au soir de sa vie, c'est à chacun de choisir le format de la sentence : de courroux divin et de condamnation à cause du refus obstiné de l'amour et de la vérité, ou bien de tendresse divine et de miséricorde par le choix d'aimer dans la vérité. La Madre invite les chrétiens à s'ouvrir à l'œuvre de salut du Christ en se laissant entraîner par les divines inspirations de Jésus au repentir, à la demande du pardon, aux efforts de conversion. Auquel cas le jugement du Christ ne suscite plus aucune peur, mais, tout au contraire, la confiance et la sécurité.

2 – Le Fils de Dieu fait chair n'a pas seulement sauvé

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

## **Collection Carmel Vivant**

Étudier l'histoire de l'Ordre, scruter la vie des saints du Carmel, guider dans la lecture de leurs écrits : tel est le propos de cette collection, témoignant du dynamisme de la spiritualité carmélitaine pour nos vies, que nous soyons laïcs ou consacrés.

1. *Anne de Jésus – Écrits et Documents*, Fortes Antonio, 2001
2. *Sur le Chemin de Perfection avec Thérèse d'Avila*, Alvarez Tomas, 2019<sup>2</sup>
3. *M<sup>me</sup> Acarie, une petite voie à l'aube du grand siècle*, Bonnichon Philippe, 2002
4. *Entrer dans le Château intérieur*, Alvarez Tomas, 2004
5. *Marchons ensemble Seigneur ! Femmes à la suite du Christ au Carmel*, Collectif, 2004 (épuisé)
6. *L'Enfant-Jésus au Carmel. Histoire et spiritualité*, Giovanna della Croce, 2005
7. *Jean d'Avila, le Saint Curé d'Espagne*, Jimenez Duque Baldomero, 2005
8. *La Règle du Carmel*, Sterckx Dominique, 2006
9. *Tenir haut l'Esprit. Père Jacques de Jésus*, Province de Paris des carmes, 2007
10. *Élisabeth de la Trinité. Fascinée par Dieu*, Collectif, 2007 (épuisé)
11. *Vie mystique de Mère Maravillas de Jésus*, Jimenez Duque Baldomero, 2008
12. « *L'amour quand il est grand...* » – *Études sur sainte Thérèse d'Avila*, Baudry Joseph, 2009
13. *L'influence de Thérèse d'Avila sur Thérèse de Lisieux*,

Renault Emmanuel, 2009

14. *Trouver le mystique qui est en vous. Le Carmel pour tous aujourd'hui*, Wilkinson Peggy, 2010

15. *Traité de l'Oraison Mentale, d'après sainte Thérèse d'Avila*, Thomas de Jésus, 2010

16. *Laïcs et Conseils évangéliques*, Sicari Antonio-Maria, 2010

17. *L'abandon à Dieu, un chemin de paix, à l'école de la Petite Thérèse*, Guibert Joël, 2010

18. *Lettres de la Bse Marie de Jésus-Crucifié*, Carmel du Saint Enfant-Jésus, 2011

19. *Réflexions sur la Miséricorde de Dieu*, Louise de la Miséricorde, 2011 (e-book seulement)

20. *L'union d'amour à Dieu avec Jean de la Croix*, Marchand Jean-Yves, 2011

21. *Cette maison est un ciel*, Huet Marie-Laurent, 2011 (e-book seulement)

22. *Aux sources du Carmel*, Baudry Joseph, 2012

23. *En chemin avec Thérèse d'Avila. Commentaire du Chemin de perfection*, Perrier Luc-Marie, 2013

24. *Appelés à la vie avec Thérèse d'Avila*, Alvarez Tomas, 2014

25. *Dieu est joie infinie. Études sur sainte Thérèse des Andes*, de Lassus Alain-Marie, 2014

26. *Toucher le ciel. Itinéraire spirituel avec Thérèse d'Avila à travers le Livre des Demeures*, Mas Arrondo Antonio, 2015

27. *L'impact de Dieu. Itinéraire spirituel avec saint Jean de la Croix*, Matthew Iain, 2015

28. *Histoire du Carmel thérésien*, Ortega Pedro, 2016

29. *Élisabeth de la Trinité. La logique de la foi*, Sicari Antonio-Maria, 2016

30. *De fleurs et d'émeraudes. Commentaire littéraire du Cantique spirituel de Jean de la Croix*, Bordes Juliette, 2017
31. *Un temps supérieur à l'espace. La vie cloîtrée selon Thérèse d'Avila*, Rivière Lucie, 2018 (e-book seulement)
32. *Tu es Maison de Dieu. Introduction à Élisabeth de la Trinité*, Perrier Luc-Marie, 2018
33. *La Montée du Mont Carmel*, Jean de la Croix, avec un guide de lecture par Huguenin Marie-Joseph, 2018
34. *Réalisme thérésien en temps de crise. Les lettres de 1576-1579*, Almansa Calero Julio, 2018
35. *Edith Stein. La grâce devant soi. Philosophie de la conversion*, Aucante Vincent, 2019
37. *Le don de soi jusqu'au bout. Père Jacques de Jésus*, Golay Didier-Marie (dir.), 2020
38. *Qui nous fera voir le bonheur ? Textes du Père Hermann Cohen (Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement) présentés par Morgain Stéphane-Marie*, 2020
39. *Que rien ne te trouble ! Résonances coraniques d'un poème thérésien*, Jullien de Pommerol Patrice, 2020
40. *Le Père Hermann. Un converti de l'Eucharistie au XIX<sup>e</sup> siècle*, Collectif, 2021
41. *Correspondance générale (1835-1871)*, Hermann Cohen (Augustin-Marie du Très-Saint-Sacrement), présentation par Morgain Stéphane-Marie, 2022
42. *Introduction à la spiritualité de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Mgr André Combes, 2022

### **Collection *Petit Carmel Vivant***

Série Edith Stein :

1. *Edith Stein, disciple et maîtresse de vie spirituelle*, Dobhan Ulrich, Payne Steven, Körner Richard, 2004
2. *Avec Edith Stein, découvrir le Carmel français*, Rastoin Cécile, Golay Didier-Marie, 2005

Série Petite Thérèse :

1. *La sainte de la confiance. Neuf jours de méditation avec Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Boldizar Marton Marcel, 2009
2. *Le visage et le voile. Les Poésies de Thérèse de Lisieux*, Bordes Juliette, 2009
3. *Une famille sainte. Thérèse de Lisieux et ses parents*, Sicari Antonio, 2010

Série Élisabeth de la Trinité :

1. *Enraciné dans le Christ*, Févotte Patrick-Marie, 2007 (épuisé)
2. *Louange de gloire. Élisabeth de la Trinité*, Févotte Patrick-Marie, 2007

Série XVII<sup>e</sup> siècle :

1. *Gaston de Renty*, Chiron Yves, 2012 (e-book seulement)
2. *Renaître à la vraie liberté avec le cardinal de Bérulle*, Pouliquen Tanguy-Marie, 2012 (e-book seulement)

Vous pouvez consulter notre catalogue complet sur notre site

[www.editionsducarmel.com](http://www.editionsducarmel.com)

et vous inscrire à notre newsletter